OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE

ET

SAINT-DOMINGUE.

Tome Deuxième.

A PARIS,
CHEZ JULES LEFEBVRE ET Cie.,
LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 18.

1830.

vous voulez être juste, vous
onviendrez que vous m'avez
uelques obligations. J'aurais pu
ous mener bien loin : vous êtiez
amoureux.....! Convenez-en ;
je l'avais voulu, je serais au-
urd'hui votre femme. »

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE.

BOURGES, IMP. DE Mme. V^e^. SOUCHOIS ET COMP^e^.

RPJCB

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET St.-DOMINGUE,

APRÈS 1794 ET EN 1815.

MEMOIRES CONTEMPORAINS

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

Par E.-M. Masse,

TOME II.

Historia quoquo modo scripta!
C'est pourtant de l'histoire, de quelque manière que cela soit dit!

PARIS,
JULES LEFEBVRE ET Ce., LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No. 18.

1830.

RPJCB

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET St.-DOMINGUE.

CHAPITRE Ier.

QUELLES ÉTAIENT CES PERSONNES PAR QUI L'AUTEUR FUT SAUVÉ. — LE BLANC ET SON CHEVAL.

Lorsque j'étais tombé, mon cheval avait pris le galop; et comme il était venu du Mirbalais, il en suivit le che-

min. Les trois personnes qui venaient de me rendre à la vie l'avaient rencontré toujours galopant, et à une grande distance du lieu où j'étais étendu sans connaissance; mais le noir était parvenu à le ramener; et ce cheval, sellé et bridé, mais sans cavalier, leur fit penser qu'il était arrivé, non loin d'eux, quelque malheur.

On m'avait enlevé mes dépêches; car c'était seulement dans ce but que j'avais été si lestement voué à la mort. Je crois qu'elles étaient en effet très importantes, ayant trait aux nouvelles intrigues des Anglais dans la colonie, intrigues qui, suivant l'usage de leur gouvernement, précédaient la rupture de la paix ou du moins la connaissance officielle de cette rupture. Quant à mon argent, à ma

montre, et à quelques petits bijoux que je pouvais avoir, on n'y toucha point. Cela étonnerait peut-être beaucoup de la part des blancs, en quelque région qu'ils fissent la guerre; pour moi, je le compris chez des noirs; je savais d'eux le trait qui suit : En même temps qu'un petit nombre des leurs, coupables d'avoir tenu long-temps contre douze mille hommes de vieilles troupes, et de n'avoir pu s'échapper comme quelques-uns de leurs compagnons, étaient passés, sans miséricorde, au fil de l'épée, dans les rochers de la *Crête-à-Pierrot*, le général noir, Christophe, avait fait respecter une ambulance de Français, qui se rendait à Saint-Marc, et leur avait fait distribuer des secours.

Malgré la bonne volonté des person-

nes qui me secouraient, ce n'était pas chose trop aisée que de m'arracher à la mort. Je n'avais qu'une blessure; mais elle était grave : j'avais perdu beaucoup de sang, et, sous le soleil du milieu du jour, rien de rafraîchissant n'avait pu encore me rendre quelques forces.

La jeune négresse et sa marraine se hâtèrent de bander ma plaie avec un mouchoir; mais une soif brûlante me dévorait, et le lieu où nous étions se montrait de toutes parts extrêmement aride. On n'y voyait éparses ça et là que des plantes épineuses d'un vert grisâtre, qui annonçaient la sécheresse habituelle d'un sable infertile où les eaux fécondantes du ciel ne s'arrêtaient point.

Le bon noir était allé à la recherche de quelque ruisseau. Il tardait beaucoup

à revenir, et la jeune négresse, qui l'appelait son père, se désespérait de ne pouvoir pas encore m'offrir un secours dont j'avais tant besoin. Enfin elle le vit revenir tout joyeux, et tenant à deux mains la calebasse qu'il avait emportée; elle était presque remplie d'une eau fort bonne, trouvée par lui dans le cornet de quelques grands aloès, qui s'élevaient à une certaine distance.

Mais il fallait me mettre à cheval, et m'y faire tenir; nouvelles difficultés. Il n'y eut pas jusqu'à la bonne dame créole, laquelle était déjà bien âgée, qui n'aidât de son mieux. On réussit enfin. Une fois que je fus placé, la jeune négresse se mit en croupe, et, passant ses bras autour de moi, elle tâcha de me soutenir, en me fesant appuyer sur son sein; le noir te-

nait d'une main le cheval par la bride, et de l'autre, qu'il appuyait sur mes jambes, il me maintenait dans la position que m'avait donnée sa fille.

Nous fîmes ainsi plusieurs lieues avant d'arriver à Saint-Marc. Tout ce que je puis me rappeler de cet intervalle de temps, ce sont les alarmes toujours renaissantes de la jeune négresse qui, tantôt craignait de voir paraître quelque parti d'insurgés, tantôt s'imaginait que mon sang coulait encore en abondance, et portait alors délicatement la main sur ma blessure; tantôt fesait arrêter le cheval pour me mettre dans une position qu'elle croyait meilleure, ou pour approcher de mes lèvres une liqueur des îles, que sa marraine avait faite, et dont elle m'aurait fait boire sans ménagement,

si son père ne l'avait quelquefois retenue. Elle croyait ne pouvoir pas me sauver autrement; mais le bon noir me soulageait bien davantage en me fesant avaler, de temps à autre, un peu de cette eau du ciel qui était dans sa calebasse.

La dame créole avait des connaissances à Saint-Marc. On trouva à me loger d'une manière convenable; tous les secours de l'art me furent prodigués; mais je crois que ceux de l'amitié étaient encore plus puissans. Philippe, ainsi nommait-on le noir, s'occupa, aussitôt que je pus lui donner les indices nécessaires, de rendre le cheval en nantissement duquel j'avais donné une quantité de quadruples assez considérable pour moi, et surtout dans ma position. Il trouva bien l'individu; mais, quoique l'animal parût

reconnaître son maître, celui-ci prétendit que ce n'était point là le cheval qu'il avait prêté, et il garda l'argent.

La raison d'une conduite si malhonnête était que cet homme, voulant s'embarquer au premier jour, prévoyait qu'il serait embarrassé de sa bête, et qu'il n'en obtiendrait pas, en la vendant, la moitié de la somme que je lui avais confiée. Et en effet, je n'en eus pas davantage, quand, sur le point de partir moi-même, je fus obligé de vendre le cheval pour mon compte.

Au milieu des soins généreux qui m'étaient accordés, ce trait caractéristique de l'esprit mercantile, qui pourtant ne conseille pas toujours de telles bassesses, ne me fit pas beaucoup d'impression.

Fleurette, c'était le nom de la fille du bon Philippe, se montrait toujours aussi empressée à me servir, à me procurer ce qu'elle pensait devoir être pour moi un soulagement; sa voix me paraissait toujours aussi douce, elle réveillait toujours en moi autant d'émotions qu'au moment où elle m'avait tiré en quelque sorte du tombeau, et où les ombres de la mort s'étaient, pour la première fois, éclaircies depuis l'instant de ma chute.

CHAPITRE II.

FAUTES COMMISES. — DÉTAILS SUR TOUSSAINT-LOUVERTURE.

Le chirurgien qui me soignait était un excellent homme, un véritable philanthrope. Depuis long-temps il était dans cette colonie, après en avoir visité beaucoup d'autres ; il la connaissait bien, il avait étudié, dans toutes leurs phases, ses prospérités et ses malheurs. Quand ses occupations le lui permettaient, il

venait me tenir compagnie, et les événemens antérieurs étaient alors déroulés par lui sous mes yeux avec complaisance. Les distractions qu'il me procurait ainsi, n'étaient pas, de tous ses remèdes, le moins efficace. L'humanité surtout, dont il fesait preuve, me rafraîchissait le sang; et, dans ses observations, il y avait ce mérite d'impartialité qui, pour une âme bien disposée, a d'autant plus d'attrait et de charme, que les passions extrêmes, dont le monde est agité, le rendent aujourd'hui plus rare.

Il me disait quelquefois : « Non, je ne reviens pas de la surprise que me cause la déplorable issue où les affaires de Saint-Domingue vont aboutir! On dirait que le gouvernement de France n'a pris

tout juste que les mesures nécessaires pour laisser, en définitive, la colonie aux mains des noirs. Leur laisser la liberté, il le fallait ; ils l'avaient conquise, et ils veulent la garder ; mais la possession absolue de l'île, c'est ce qu'il ne fallait pas. Cependant on n'a point fait ce qu'il fallait, et ce qu'il ne fallait pas arrive ; chaque jour qui s'écoule l'amène à son terme.

» Je crois que, des deux côtés, on a fait des fautes, mais les plus grandes ont été du côté de ceux qui n'ont pas craint d'y joindre la perfidie. On dirait que Toussaint, cet homme dont le talent politique avait tant de sagacité, ne s'est pas bien rendu compte cette fois de sa position. L'homme, qui était parvenu à écarter tout pouvoir rival du sien

dans la colonie, devait mieux pressentir que le grand pouvoir, le pouvoir immense et absolu, qui venait de s'élever en France, ne souffrirait point qu'on lui disputât la possession d'un pays naguères français. Il suffisait que l'Angleterre, par un traité solennel, eût reconnu les noirs d'Haïti comme une nation indépendante et neutre, pour que le dominateur de l'Europe, l'ennemi personnel du gouvernement anglais, seul rival certainement qu'il voyait autour de lui, voulût briser un tel pacte!

» Toussaint, au lieu d'écrire au premier consul, que cependant il n'a pas appelé, comme on l'a dit, le *premier des blancs*, en se donnant à lui-même le titre de *premier des noirs*, aurait dû bien fermement ne voir, dans cet hom-

me qui, peut-être, ne le surpassait tout au plus qu'en stratégie et en connaissances acquises, l'ennemi naturel que la fortune venait de lui donner. Et le silence du premier consul à ses lettres ne devait-il pas lui faire soupçonner ce qu'on méditait à son égard ? Même, après avoir eu connaissance des préparatifs qu'on fesait bien évidemment contre lui, n'a-t-il pas trop compté sur les temporisations? A-t-il été assez persuadé que les blancs voulaient rétablir l'esclavage ? Et l'état raisonnablement prospère où il avait amené la colonie, ne lui faisait-il pas supposer avec trop de confiance qu'on aurait le bon sens de s'en contenter?

» Mais, si Toussaint s'est perdu par relâchement de force politique, l'autre

n'a-t-il pas préparé la ruine de son entreprise, par la présomption de ses espérances et l'insuffisance de ses mesures? Puisqu'on voulait remettre les noirs sous le joug, il fallait les surprendre, les étonner par des forces qui leur parussent tout d'abord irrésistibles. Cinquante-quatre vaisseaux ou frégates n'ont débarqué une première fois que dix mille cinq cents combattans. Le rendez-vous de la flotte avait été mal donné. On perdit plusieurs semaines à s'attendre. Le débarquement aurait dû avoir lieu tout de suite. L'hésitation du chef noir avait jeté dans ceux qui étaient sous ses ordres une irrésolution dont, sans doute, on aurait pu mieux profiter.

» Les généraux noirs, dans l'espérance de conserver leurs grades et leur for-

tune, auraient fait leurs arrangemens avec plus d'aisance et de promptitude, avant que le génie de Toussaint ne se fût réveillé de son sommeil et n'eût repris cet inconcevable empire qu'il exerçait sur les esprits.

» Quand le premier consul eut appris que la soumission ne se fesait pas aussi soudainement qu'il l'avait cru; quand il vit que son étoile pâlissait à l'Occident, il fit le grand effort de répondre à Toussaint; mais sa lettre n'arriva pas à temps, ou ne fut pas remise à propos; et ce noir, qu'il méprisait sans doute, allait se montrer bientôt plus grand que lui.

» Les enfans de Toussaint étaient élevés en France. On les amène à Saint-Domingue; on met sur leurs lèvres ce qu'ils doivent dire pour gagner, pour

séduire leur père, pour l'engager à se soumettre. Il les écoute, il les embrasse; il sait que, s'il refuse, on va les lui ravir, les garder en ôtage; mais il sait aussi que l'esclavage des noirs, l'oppression de ses frères est décidément résolue, nonobstant des proclamations contraires : pénétré de sa douleur, mais non vaincu par elle, il porte des yeux mouillés de larmes sur ses enfans, il les embrasse une fois encore, puis il détourne la tête et ne songe plus qu'à défendre ceux qu'il a si souvent menés à la victoire! Bien différente est la façon de voir du premier consul, s'il est vrai qu'avant le départ de l'expédition, et lorsqu'il ne s'agissait plus que de la confier à un chef capable et expérimenté, il ait dit au général Leclerc, à ce beau-frère, qui avait le talent de lui déplaire plus que toute

autre personne au monde : « Tenez, » voilà vos instructions ; vous avez une » belle occasion de vous enrichir ; allez, » et ne me fatiguez plus de vos éternelles » demandes d'argent. »

» Il n'y avait, en effet, qu'un tel motif qui eût pu déterminer le choix d'un des plus jeunes généraux et des plus nuls de l'armée. »

Quand le bon chirurgien racontait ainsi la gloire d'un illustre Africain en présence de Fleurette, je lisais, sur le visage de cette aimable fille, une sorte d'enthousiasme qui contrastait singulièrement avec l'expression habituelle de bienveillance et de douceur qu'on y remarquait. Mais, pourquoi étudiais-je donc cette physionomie? d'où me venait cette occupation d'interroger des

yeux où je trouvais toujours quelque chose de plus pur que ce qu'un autre blanc y aurait cherché ? Philippe se montrait un peu moins sensible à ce qui ne parlait que de grandeur et de gloire; mais, tout ce qui réveillait en lui l'idée de trahison ou de perfidie, paraissait exciter dans son âme une indignation soudaine et vive.

« Cependant, ajoutait le chirurgien, vingt mille noirs, parmi lesquels on ne comptait qu'un millier de mulâtres, ne pouvaient guères tenir contre des troupes, les meilleures du monde, quelque inférieures qu'elles fussent en nombre. Christophe, commandant du Cap, avait été d'abord disposé à bien recevoir les Français ; mais Toussaint, qui avait décidément pris sa résolution, était arrivé,

et des mesures de résistance avaient été concertées. Leclerc, repoussé du Cap, débarque aux environs du Limbé et du port Margot. D'un autre côté, Rochambeau venait d'enlever le fort Dauphin. Le Cap allait être tourné; un second incendie, où les flammes ont dévoré pour plus de cent millions éclate, et Christophe se retire dans les Mornes. Bien certainement, si l'on fût arrivé plus tôt, Christophe se serait d'abord soumis, et ce nouvel incendie du Cap n'aurait pas eu lieu.

» Le général Boudet s'est présenté ensuite au Port-au-Prince. Des chefs noirs lui ont fait dire que, si l'on brusque un débarquement sans les ordres de Toussaint, il sera tiré trois coups de canon d'alarme, et qu'à ce signal, répété de

morne en morne, commencera l'incendie de la colonie et le massacre de tous les blancs. Les trois coups de canon se font entendre, l'incendie commence; mais le Port-au-Prince est pris; Dessalines, après Christophe, se dirige vers les Mornes.

» Toussaint fait arrêter le massacre des blancs, et ordonne de les emmener dans l'intérieur comme ôtages.

» Le général Humbert, au Port-de-Paix, ne conquiert que des cendres. Dessalines parvient à se jeter dans St.-Marc; obligé de l'évacuer, il y met le feu; et vous pouvez ici même en voir les traces, quoiqu'on vous ait donné une baraque assez propre, mais construite, comme presque tout le reste, sur des ruines.

» Les armes françaises, dans le Sud, avaient été plus heureuses ; les noirs de cette région s'étaient soumis : mais ceux de l'Ouest et du Nord, qui avaient également pris le chemin des Mornes, cherchaient à se concentrer. Toussaint et Christophe avaient été mis *hors la loi.* Sept mille hommes venaient d'arriver d'Europe. Le général noir Maurepas, qui, dans une partie du Nord, avait tenu quelque temps en échec des troupes assez considérables, venait de faire sa soumission. On marche sur les Mornes.

» En même temps, le général Leclerc se croyant assez fort pour trahir la foi jurée et mentir à ses propres proclamations, se met en mesure de rétablir l'esclavage. A la voix de Toussaint, de Christophe, de Dessalines, les Mornes

voient accourir de nouveaux combattans que le désespoir anime. Un passage qui mène à ces boulevards, que l'île de Saint-Domingue semblait réserver à la liberté, se trouve en peu de temps fortifié par les noirs avec assez d'art. C'est la fameuse *Crête-à-Pierrot*. Les Français, en approchant de cette grande redoute, entendent avec surprise la musique noire jouant ces mêmes airs de la liberté qui les avaient conduits tant de fois à la victoire. Mille à douze cents hommes, qui y sont renfermés, en ont déjà tué quinze cents, et le nombre des Français qui succombent au pied de ces rochers doit aller au double de cette première perte.

» Cependant, la résistance des noirs, et la fièvre jaune, qui commence à exer-

cer ses ravages, font faire des réflexions. On propose de jeter un voile sur les premières et intempestives mesures de Leclerc contre la liberté des noirs, contre cette liberté dont ils étaient dignes, puisqu'ils savaient la défendre. Les bases d'un traité sont posées. Christophe, puis Dessalines, puis Toussaint, apposent leur signature à un acte solennel, qui reconnaissait la liberté et l'égalité des habitans de la colonie, sans distinction de couleur.

» Mais, si les armes étaient enchaînées par un traité, les intrigues ne l'étaient pas, ou ne croyaient point l'être. On fit des caresses, on jeta de belles paroles à l'oreille des lieutenans de Toussaint, et l'on prétend que la plupart d'entre eux demandèrent eux-mêmes la

déportation d'un homme, dont la présence, dans la colonie, leur paraissait devoir être toujours trop excitante, et ne permettrait jamais à la paix de s'asseoir.

» On supposa des lettres du vieux général qui, se confiant dans les traités, avait cherché la paix de la solitude dans une petite plantation appelée l'*Ouverture*. A peine cet homme, qui avait fondé l'indépendance d'un peuple, commençait-il, dans cette modeste retraite, à goûter quelque repos après tant de fatigues et de combats, que des émissaires du général français le surprennent de nuit, comme on aurait pu faire d'un colon d'autrefois sans soucis et sans prévoyance, se précipitent sur sa personne, l'enlèvent avec violen

fureur, le jettent sur un vaisseau avec sa famille, puis sur le sol étranger. Là, on l'arrache même aux embrassemens, aux consolations des siens; on l'enferme seul dans une prison, sous un ciel dur et froid, qui resserre et comprime en lui la vie; et l'on se réjouit, sans doute, en apprenant que le climat de nos montagnes a tué cet enfant du tropique, si cher aux noirs, et qui, plus qu'aucun Français, avait fait éprouver des revers et des pertes au léopard britannique. Non, quand on possède un pouvoir d'aventure, un pouvoir toujours si envié, toujours si exposé aux affronts de la fortune et aux vengeances des rivaux qu'elle s'est plu à nous donner, il n'est pas bien de ne point respecter, dans autrui, un pouvoir semblable; de ne point entourer d'illusions et de respect

tout ce qui fut grand, comme on l'est soi-même, ou comme on aspire à l'être !..... »

Depuis, quand sur une île perdue au milieu de l'Océan, arraché de même aux embrassemens, aux consolations des siens, livré aux destructions lentes d'un climat ennemi, aux meurtrissures sans cesse renaissantes d'une chute terrible, celui qui outragea Toussaint, m'apparaissait plus indignement encore outragé à son tour, il m'était impossible de ne pas voir quelque chose de prophétique dans les paroles pénétrantes que le bon chirurgien de Saint-Marc m'avait fait autrefois entendre : oui, certes, il y a toujours prophétie dans ces sentimens qui partent du plus profond de l'âme ; et l'expérience du passé, cette expérience

que tous les hommes pourtant ne recueillent pas avec la même diligence et le même soin, fut, de tout temps, le plus infaillible miroir, la plus certaine prophétie de l'avenir.

Quand le chirurgien fesait ce tableau des malheurs de Toussaint, je voyais le visage ordinairement si calme de Philippe se contracter. Cet homme, si sage et si doux, grinçait des dents, et serrait ses doigts en signe de concentration de rage; mais Fleurette pleurait, et ses larmes amollissaient l'indignation furieuse que son père n'osait point laisser éclater en paroles, mais qui ne portait que plus de trouble et d'irritation dans son âme.

« Et maintenant, ajoutait le chirurgien, nous recueillons les fruits de cette

conduite toujours également incertaine et perfide. Les renforts qu'on a successivement envoyés à l'armée, ont été l'un après l'autre dévorés par le climat. Il en arrive encore tous les jours que l'air pestilentiel de la côte où l'état des choses les force à rester, rend aussitôt inutiles, et qui bientôt sont détruits. Ainsi avec quarante mille hommes on n'aura pas fait ce que la moitié de ce nombre, arrivant à la fois, aurait infailliblement accompli. La colonie sera perdue à jamais. Ni le système introduit par Sonthonax et Toussaint, ni le système ancien que des colons obstinés ont voulu faire revivre, ne pourront désormais être mis en usage.

» Il paraît certain que nous allons avoir encore la guerre avec les Anglais;

on parle même déjà de débarquemens effectués dans le Sud. Les généraux noirs, qui avaient fait leur soumission et qu'on avait cru pouvoir opposer avec leurs troupes aux insurgés, désertent aussitôt qu'une occasion favorable se présente. Rochambeau, qui a succédé à Leclerc, remplace l'ineptie par la fureur; mais cette fureur est impuissante, malgré les atrocités qu'elle inspire. C'est un lion qui, en déchirant sa proie, dévore ses propres ongles. »

Un autre jour, le bon chirurgien vint nous dire, avec toute la terreur de mauvaises nouvelles récemment reçues, que l'état des choses s'avançait rapidement au pire, et que bientôt peut-être il ne serait plus temps de se sauver.

CHAPITRE III.

DÉPART FORCÉ POUR LES ÉTATS-UNIS. — NAVIGATION. — RÊVES D'AMOUR.

Les colons, en effet, arrivaient en foule dans la ville; on s'attendait à des actes terribles de vengeance; on pensait que les noirs ne laisseraient respirer aucun blanc au milieu d'eux, et que tout ce qui n'aurait pu s'embarquer avant une

catastrophe inévitable et toujours plus imminente, serait massacré sans pitié.

Dans la petite chambre qui m'avait été cédée, arriva un jour une pauvre famille créole qui ne trouvait point d'autre asile. La marraine de Fleurette, madame Dubourg, demanda au chirurgien si je pourrais supporter l'embarquement; il répondit que mon état actuel le permettait, et que le plus tôt serait le mieux. Je pris la parole pour dire que la chose était impossible, et que, si je traversais la mer, ce ne serait que pour aller à Jérémie, où était mon drapeau.

Le chirurgien répliqua qu'il ne pouvait plus être question de Jérémie; que les Anglais peut-être y avaient déjà débarqué, et qu'après avoir pris quelque peine à

me guérir, il ne voulait point que j'allasse m'exposer à l'alternative de tomber entre les mains des noirs qui me tueraient, ou des Anglais qui me jeteraient dans les prisons infectes de la Jamaïque.

Fleurette, regardant tour à tour sa marraine et le chirurgien, comme pour prendre conseil de l'un et de l'autre par les yeux, puis, me regardant moi-même, me sollicitait de ne vouloir plus retourner à Jérémie. Le bon Philippe me fesait la même prière, et madame Dubourg regardait comme une chose décidée mon embarquement prochain pour les États-Unis où elle comptait aller.

Je m'opposai à ce désir de bienveillance qui me touchait profondément. Je résistai assez bien aux volontés de madame Dubourg et du chirurgien qui m'a-

vaient soigné, ainsi qu'aux prières du bon Philippe; mais, quand Fleurette avait tourné sur moi un de ces regards de femme, si doux, et que le cœur auquel ils s'adressent peut seul expliquer, il me semblait que mon opposition était presque vaincue.

Cependant, l'état de guérison où j'étais entré, et qui me portait au mieux d'une manière toujours plus sensible, s'arrêta tout-à-coup. La fièvre du pays parut vouloir me disputer aux soins qu'on avait pris de moi jusqu'alors, et dont le succès était si flatteur pour la bonté de mes hôtes. C'est maintenant qu'il faut se hâter, dit le chirurgien à madame Dubourg; si l'on tarde, il est perdu. Des malades, partis dans un état plus fâcheux que ne l'est encore le sien,

ont dû le retour de la santé à l'air vif et pur qu'on respire sur la mer.

On profita d'un moment où la faculté de connaître s'obscurcissait en moi et où ma volonté était presque anéantie, pour me transporter à bord d'un navire américain, qui allait mettre sous voile.

En arrivant à l'embarcadaire, enveloppé dans mes draps comme j'étais, on ne me reconnut point pour appartenir à l'armée, et on me laissa passer librement. J'entendis un soldat qui disait à son camarade : En voilà un qui veut aller bientôt réjouir les requins; ça vaut autant, d'ailleurs, que d'être égorgé ici par les nègres.

Je ne fus point jeté aux requins. La

fièvre jaune n'était encore en moi qu'à sa deuxième période ; si la troisième fût survenue, elle m'aurait emporté : mais la fraîcheur des brises, ce renouvellement continu de l'air atmosphérique, à bord d'un navire qui sillonne les flots, m'arrachèrent à la mort. A mesure que nous nous élevions en latitude, ma guérison acquérait, aux yeux de mes amis, plus de constance et de réalité. Le chirurgien avait pris pour lui-même le conseil de fuir qu'il avait donné aux autres ; il continuait à m'accorder ses soins et à diriger ceux que Philippe et sa fille prenaient aussi de moi.

On m'avait placé sur le pont, afin d'être plus exposé aux bienfaits de l'air. Tapi dans un coin, sous une tente légère, je sentais les sources de la vie se rani-

mer en moi par degrés. Fleurette était auprès de moi ou de sa marraine ; et, quand elle pouvait engager celle-ci à monter sur le pont, je croyais m'apercevoir qu'il y avait dans la jeune fille plus de contentement et d'aise.

Combien de fois, dans cet état de langueur et de mollesse d'âme qui succède aux perturbations de la fièvre, je me laissai aller à des rêves d'autant plus enchanteurs, qu'ils étaient plus vagues, et que, sans rappeler un passé qui avait toujours été ou triste, ou commun pour moi, ils ne tenaient pas davantage à un présent que je ne savais comment définir, tant il s'y mêlait de choses singulières et imprévues!... ou plutôt c'était ce présent, si confus et si vague, dans lequel je trouvai toutefois certain char-

me, plus engageant encore que celui de la reconnaissance et de l'amitié; c'était ce présent, dont les heures s'écoulaient à côté de Fleurette, qui jetait dans ma pensée mille images indéfinissables de grâce et de bonheur, alors que je suivais sur les flots, entre les intervalles des grandes ondes qui allaient se succédant et se déroulant sans cesse, et sur lesquelles se berçait le navire, ces petits êtres singuliers, ces mollusques, appelés par quelques-uns *velètes* ou petites voiles, et qui, avec leur membrane bleue ou rose, déployée en l'air et tendue comme pour naviguer, ressemblaient à des fleurs sans nombre qu'un vent frais aurait arrachées je ne sais à quels arbres, à ceux du paradis, peut-être, et dont il aurait parsemé la surface de l'immense Océan. Ces fleurs, ces vagues, qui se

succédaient et se déroulaient comme les jours dont se compose notre vie; ce vent peu fort, et pourtant sensible, qui sifflait à travers les manœuvres comme une plainte légère, mais continue; cette jeune fille, qui me regardait, puis tournait ses yeux sur les flots, parce que les flots attiraient mon attention, et que peut-être sa pensée y créait des images pareilles aux miennes, cette jeune fille, qui semblait ne m'avoir apparu que pour réveiller en mon âme ce qu'il y avait de plus tendre, mais qui, n'étant ni de ma race, ni de mon rang, ni surtout de ma couleur, semblait ne devoir être pour moi qu'une vision, la vision la plus douce, une vision presque céleste; tout cela m'attachait des heures entières, me fesait oublier mon mal, et m'isolait de

cette foule de passagers que le beau temps appelait sur le pont.

Ces fugitifs appartenaient à toutes les classes de cette population de Saint-Domingue, si cruellement agitée et de tant de manières.

La navigation continuait d'être heureuse. Ainsi qu'il arrive en telles occasions de grand désastre et de fuite précipitée, les premiers jours s'étaient passés, de la part de tout ce monde, dans un silence grave et douloureux. On avait quitté des établissemens dont la formation avait coûté quelquefois tant de peine; on avait fait d'énormes pertes de fortune; on avait laissé des parens, des amis exposés au souffle destructeur de ces mêmes passions politiques dont

on était soi-même victime ! Des souvenirs déchirans, d'amères pensées se pressaient en foule dans toutes les âmes. Des mères, des épouses s'abandonnaient encore à toutes les douleurs d'un départ non volontaire ; des pleurs roulaient sous leurs paupières, à mesure qu'elles tournaient leurs regards vers cette terre qui les vit naître, et qui peut-être ne devait pas les voir mourir. Les hommes, tout en s'efforçant de dissimuler leur tristesse, en donnaient pourtant des marques bien visibles et bien attendrissantes, toutes les fois qu'ils venaient à contempler leurs enfans et leurs compagnes étendus sur les planches du vaisseau hospitalier.

Mais, pour que des élans de gaîté ne succédassent pas bientôt aux signes d'a-

battement et de désespoir, il aurait fallu que ces malheureux émigrans ne fussent point Français d'origine ou par adoption. Il y avait beaucoup de jeunes femmes blanches ou de couleur. Par une singularité bien remarquable, les distinctions de peau se trouvèrent un moment oubliées. En France, dans les prisons de la terreur, on avait vu quelque chose de semblable ; mais là, il ne s'agissait que de naissance et de rang : l'oubli dont je parle était bien autrement merveilleux. Ainsi, la faux du malheur peut ressembler parfois à celle du temps, qui finit par tout coucher dans la même poussière!

Avant que l'esprit des distinctions ne se réveillât et que les chicanes de la peau ne reprissent leur cours, Fleurette, par

cet instinct de décence, un des charmes les plus purs de son sexe, voyant qu'il ne fallait pas trop qu'on supposât à sa présence auprès de moi d'autre motif que les soins dont j'étais l'objet, se mêlait quelquefois aux jeunes personnes que le souffle du malheur allait ainsi jeter avec elle sur les terres étrangères.

Parmi ces compagnes d'un jour, la fille de Philippe se fesait remarquer par un mérite inconcevable d'innocence, de douceur et de modestie, qu'on ne rencontre guères dans les brûlans climats où elle était née. La constante honnêteté de ses paroles et de son maintien, au milieu même des épanchemens folâtres auxquels on la voyait se livrer comme les autres, le jeu fin et délicat de sa physionomie que, sur un visage d'une

teinte en apparence toujours égale, on n'aurait jamais cru susceptible de rendre au-dehors tant de nuances d'esprit et de sensibilité, ne ressemblaient à rien de ce que nous offrent en général de plus touchant et de plus doux les beautés d'Europe. Son regard toujours serein n'était pourtant ni froid, ni sévère; il interrogeait presqu'incessamment avec tendresse et reconnaissance, celui de madame Dubourg, dont il ne paraissait être qu'un reflet. La nature avait beaucoup fait, sans doute, pour cette fille de l'Afrique; mais sa maîtresse, ou plutôt sa mère, la respectable madame Dubourg, n'avait pas fait moins. Jamais fleur de vertu, de sagesse et de grâce n'avait été mieux cultivée. Jamais plus noble démenti n'avait été donné à cette opinion superbe, qui regarde les quali-

tés brillantes comme l'apanage exclusif des peuples les plus anciennement policés, comme l'attribut glorieux de la race blanche ; oubliant que, dans cette même race, il se trouve encore des nations qui repoussent l'honnête et le beau avec plus d'entêtement et d'orgueil que les plus sauvages tribus de l'Afrique.

Tandis que les jeunes filles, en allant vers la terre d'exil, se livraient à des petits jeux dont elles avaient l'usage dans la patrie, et qui la leur rappelaient, les hommes se groupant auprès de moi, qui étais encore bien faible, et ne quittais guères mon coin, devisaient des choses de leur temps, selon ces intérêts personnels qui font toujours, quoiqu'on dise, notre manière de voir. Comme à l'ordinaire, les individus les plus marquans

de l'époque représentaient, dans ces discours de politique, les événemens et les choses; devenant ainsi les idoles d'un culte, ou ces images fatales qui répandent la terreur et que poursuit la haine.

On parlait quelquefois des premiers chefs de l'insurrection, de ce Biassou, si actif et si féroce, qui trouva enfin la mort dans le sang qu'il aimait tant à répandre; puis de ce Jean-François, personnage presque mystérieux, qui avait pris le titre de généralissime, et qui pourtant paraissait moins agir que les autres chefs, sans que cette différence affaiblît le respect qui l'entourait et suscitât l'envie. On disait qu'il était devenu grand d'Espagne, et que, retiré à Lima, il y obtenait de la considération par les grandes aumônes qu'il distribuait.

Toussaint s'était aussi réfugié dans la partie espagnole de Saint-Domingue, quand la cause des noirs avait semblé un moment perdue. Mais il ne paraît point qu'il partageât en tout les opinions des deux principaux chefs, dont l'étonnante réponse aux commissaires Sonthonax et Polverel, n'est pas à dédaigner par l'histoire : « Nous ne pouvons pas, répondirent-ils, nous conformer à la volonté de la nation, vu que depuis que le monde règne nous n'avons exécuté que celle d'un roi. Nous avons perdu celui de France ; mais nous sommes chéris de celui d'Espagne, qui nous témoigne des récompenses et ne cesse de nous secourir ; comme cela, nous ne pouvons vous reconnaître commissaires que lorsque vous aurez *trôné* un roi. »

Dans cette lettre, dont l'authenticité n'est point contestable, perce l'esprit des noirs, qui généralement ne sauraient comprendre la démocratie, et qui, dans les troubles, vont toujours vîte au gouvernement d'un seul comme au plus naturel.

C'est ainsi que Toussaint, sous les couleurs républicaines qu'il arbora avec ardeur, parvint à exercer l'autorité d'un monarque, du despote même le plus absolu. On citait des traits incompréhensibles d'une rigueur qui exerçait une espèce de charme, et enchaînait irrésistiblement les noirs à sa personne. Avec son visage de singe, son madras qui lui tenait lieu de perruque, son grand chapeau que surmontaient des plumes aux trois couleurs, son coursier rapide qui

le fesait se trouver partout, et ses allocutions en paraboles, il était devenu, pour les noirs, le plus puissant amulette que leur superstition eût jamais rencontré, comme il était en effet le plus grand homme qui fût jamais sorti de leur sein.

L'enthousiasme qu'il excitait ne baissa que lorsqu'on le vit hésiter et temporiser devant les préparatifs de la France ; il paraît même qu'à cette époque on avait cherché à le tuer comme traître. C'était encore ici, sans doute, une instigation secrète des blancs ; mais la véritable et bien visible trahison, dont il fut la victime, l'avait rétabli dans l'opinion des noirs, l'avait même porté plus haut encore qu'il n'était avant son malheur.

Quelques-uns de ceux qui, par leurs

récits, montraient, en s'approchant de moi, l'honnête intention de me soustraire à ces ennuis de la convalescence, qui pourtant, et on le sait bien, m'étaient inconnus, parlaient, avec rage, des cruautés exercées par les noirs. Ils avouaient, toutefois, que la connaissance déjà répandue du rétablissement de l'esclavage dans les îles du Vent, le peu de justice que Leclerc avait osé rendre, dès les premiers jours, à des noirs inquiétés par leurs anciens maîtres, les mesures même qu'il avait commencé de prendre et qui étaient en contradiction avec les plus solennelles promesses, devaient avoir contribué aux explosions de cette férocité, qui surpassait de beaucoup celle dont on avait été épouvanté dans les premiers temps, et qui surtout était plus générale.

Dans ces récits du moins où l'on rappelait un malheur commun et à ceux qui les fesaient et à ceux qui les écoutaient, il n'y avait rien, quelque douloureux qu'ils fussent, qui pût humilier personne ; et ce sont les cruautés qui humilient, les cruautés froides et dédaigneuses qu'on trouve bien réellement cruelles. Un homme attaché à l'équipage, et qui était français, venait, dans les intervalles de repos, prendre part aux conversations qui avaient lieu auprès de moi, et cet homme, sur le front duquel on pouvait lire un besoin constant de méchanceté, se plaisait surtout à raconter ce qu'il savait, et ce qu'il avait vu de la traite, parce qu'il savait et voyait bien que ces choses fesaient de la peine aux personnes de couleur libres qui étaient là. Fleurette surtout que j'observais plus atten-

tivement, montrait, à ces récits odieux, une susceptibilité concentrée, dont elle devait bien souffrir. Mais ce sujet d'entretien n'était pas de ceux qu'on a droit de repousser, et d'ailleurs, dans mon état, je ne pouvais me promettre de réduire, par la force, à tort ou à raison, ce méchant homme au silence. Je n'ai presque rien oublié de tous les détails qu'il se délectait visiblement à retracer; seulement, je ne conserverai pas ce que ses paroles avaient d'insultant et de grossier.

Se peut-il, s'écriera bientôt le lecteur indigné, que la nature humaine soit capable d'atrocités si grandes! Oui, cela se peut; car il s'agit, dans la traite, de l'acquisition d'une marchandise qui doit être revendue avec bénéfice; or, cette

marchandise, ce sont des créatures semblables à nous, ce sont des hommes, des femmes et des enfans. L'Écriture ne nous apprend-elle pas que, dès qu'un marché d'hommes fut ouvert en Égypte, les propres frères de Joseph s'emparèrent de lui et le vendirent à des marchands égyptiens ? Lorsque des marchés semblables s'ouvrirent dans l'Asie et dans l'ancienne Grèce, la terre et la mer, d'après le témoignage de l'histoire, ne se couvrirent-elles pas à l'instant de pirates, de brigrands affreux qui couraient à la chasse des hommes pour faire trafic de leur liberté ?

Voici, du reste, ce que disait notre narrateur, qui paraissait bien instruit.

CHAPITRE IV.

CIRCONSTANCES DE LA TRAITE DES NOIRS.

Il y a des esclaves qui sont le prix de la victoire dans des guerres, semblables à celles de l'Europe, et précédées d'une déclaration; mais depuis que les Européens fréquentent les côtes de l'Afrique, et que le besoin de la marchandise s'est accru, une autre espèce de guerre s'est propagée : on la nomme *tégria*, dans le

langage des Africains, c'est-à-dire, *vol*, *pillage*. Aucune déclaration ne la précède, car il ne s'agit que de surprendre et de voler des hommes. Ordinairement, l'expédition se compose de quatre ou cinq cents hommes à cheval, armés d'arcs et de flèches. Ils se cachent derrière les arbres jusqu'au moment où quelque créature faible et désarmée vient à passer. Alors, semblables à des tigres, ils se précipitent sur leur proie, la conduisent dans les forêts, et, quand la nuit arrive, l'emmènent en esclavage. Quelquefois, s'avançant, comme des loups silencieux, à travers les bois les plus épais, on fond pendant la nuit sur quelque village endormi et sans défense, dont les habitans sont enlevés avec tout ce qui leur appartient, avant que leurs voisins aient pu leur porter secours.

Mais ces barbares expéditions produisent inévitablement de funestes représailles ; et, comme il se trouve toujours quelque marché d'esclaves à portée, la vengeance devient lucrative, et des haines héréditaires, qu'un peu d'or récompense, se perpétuent de nation à nation, de tribu à tribu, de village à village, et souvent d'une famille à une autre. Dans ces guerres mercantiles, tout ce qui est trop vieux pour être esclave, tout ce qui n'est pas de défaite, et qu'il faudrait inutilement garder et nourrir, on le tue.

Quand les chefs ou petits rois du pays ont besoin de quelques marchandises d'Europe, au lieu d'envoyer leurs soldats à des excursions dans les terres voisines, ils trouvent plus simple de faire

attaquer leurs propres sujets. Un village est surpris, souvent on y met le feu pour augmenter la confusion, et tandis que les habitans cherchent à se dérober aux flammes, on s'empare de leurs personnes.

Mais les guerres ordinaires et les *tégria*, qu'on appelle aussi *paniar*, principalement à la Côte-d'Or, et surtout lorsque l'expédition est peu considérable, ne suffisent point. On a corrompu, à dessein, l'administration de la justice, et cette corruption alimente le marché aux esclaves. Lorsque le continent africain fut visité pour la première fois par les Européens, les punitions étaient légères, le génie simple des habitans les avait, en général, proportionnées aux fautes. Mais depuis, la jurisprudence

africaine a été, comme tant d'autres jurisprudences, accommodées aux besoins du moment, de sorte qu'aujourd'hui, toutes les fautes, même les plus excusables, sont punies de l'esclavage.

Le crime imaginaire de sorcellerie fournit aux chefs du pays les profits les plus abondans : d'abord, parce qu'un tel crime n'a pas besoin de preuves plus raisonnables que l'accusation elle-même; ensuite, parce que la sorcellerie étant considérée comme un héritage transmis par le père à ses enfans, la condamnation de l'accusé entraîne la vente de toute sa famille.

Voici comment procède l'iniquité africaine, décorée du nom de justice : L'accusé est soumis à ce qu'on appelle l'épreuve de l'eau rouge; cette eau est un

poison plus ou moins sûr et actif, selon le tempérament et l'état de santé qu'il trouve. Si l'eau est bue sans qu'on éprouve de douleur, on est déclaré innocent; s'il s'ensuit maladie ou mort, et c'est ce que veulent les juges, la famille est vendue aux Européens, ainsi que l'accusé, quand il n'a pas été emporté par l'épreuve.

Ces accusations de sortilége, si amplement exploitées, se fondent sur une opinion superstitieuse, dont les marchands de nègres ont connaissance, et qu'ils ont grand soin de propager et de perpétuer parmi les naturels du pays. D'après cette croyance, quiconque ne meurt pas de vieillesse, est victime de quelque maléfice jeté sur lui. On conçoit par là quelle immense carrière est ouverte à la cupidité !

Malheur aux hommes industrieux qui ont acquis quelque bien ! Malheur aux pères qui possèdent une famille nombreuse, dont la vente promet un profit considérable! L'œil d'un chef avide les a comptés. Il est reconnu que le tiers des individus exportés annuellement comme esclaves est le produit des accusations de sortilége. On imagine aisément que, pour multiplier ces lucratives accusations, les agens provocateurs ne manquent pas.

La famine est une autre cause d'esclavage. Quand le narrateur prononça ce mot de famine, je vis une expression extrêmement douloureuse passer tout-à-coup sur le visage de Philippe et de sa fille. Il y avait là sans doute des souvenirs bien cruels, et j'eus lieu de penser

que c'était une horrible famine qui les avait arrachés au pays natal. On a vu des habitans se vendre eux-mêmes pour obtenir des alimens qui les empêchassent de mourir; pressés par le même besoin, d'autres portent au marché leurs propres enfans. Et ces famines, trop fréquentes, c'est encore la traite avec les guerres et les excursions qu'elle excite, avec les accusations fausses, les condamnations arbitraires qu'elle suggère, c'est encore la traite qui les multiplie; car tous ces moyens qu'elle emploie ou conseille contribuent à arrêter, dans les contrées qui sont le plus soumises à son influence, tout progrès de culture. Sans sécurité pour sa personne, ignorant, lorsqu'il confie des semences à la terre, s'il sera encore dans son pays au temps des récoltes et des moissons, le malheureux

Africain a toujours peur d'avoir travaillé inutilement, et ne cultive au juste que pour sa subsistance. Que la saison soit peu favorable, la famine survient. Ajoutez que les excursions entreprises pour se procurer des esclaves entraînent la destruction non seulement des villages attaqués, mais des risières et des champs de maïs qui en dépendent.

Les dettes et l'insolvabilité, voilà encore un des alimens de la traite. Le créancier s'est arrogé le droit non seulement de vendre comme esclave son débiteur, mais d'assurer sa créance en saisissant, à défaut de celui qui doit, quelque membre de sa famille, quelque habitant même de son village, pris au hasard, et qui est vendu pour payer la dette d'autrui. Les capitaines des vais-

seaux négriers prennent, en hypothèque des marchandises par eux confiées aux facteurs noirs, les enfans de ces derniers ou d'autres membres de la famille, formant la valeur des retours présumés. Si le facteur ne revient pas au temps fixé ou avec le nombre déterminé d'esclaves que les stipulations portent, les ôtages qu'il a laissés à bord du navire restent au pouvoir du capitaine et font partie de la cargaison.

Avec de telles pratiques, on ose se plaindre du mauvais naturel, de la férocité des noirs; mais il semble qu'elles suffiraient à pervertir des anges.

On a observé que les noirs, venus de l'intérieur des terres, sont plus doux, plus honnêtes, plus industrieux, et généralement plus civilisés que les habi-

tans des côtes ; mais cette différence ne provient-elle pas de ce qu'ils ne connaissent point les Européens ; de ce qu'ils n'ont pas sous les yeux ces navires qui apportent tant d'objets capables d'exciter leur convoitise ; de ce que leurs passions ne sont pas excitées par les liqueurs fortes et par tous ces moyens grossiers de corruption, que l'Europe civilisée emploie sur les peuples qualifiés par elle de barbares, et qui le deviennent bien plus réellement, après qu'elle les a atteints de son écume, c'est-à-dire, de ses aventuriers et de ses marchands.

L'apparition d'un navire négrier sur la côte est un appel à tous les crimes. Quand, par des moyens déjà si odieux et pour l'efficacité desquels il faut mettre en usage d'autant plus de violence et de

perfidie, que la marchandise est devenue plus rare, on a enfin obtenu des esclaves, il s'agit de les conduire jusqu'aux navires qui doivent les recevoir, jusqu'à ces navires d'Europe qui vont les arracher à tout ce qu'ils aiment sur la terre, et les mener à des misères lointaines pour lesquelles ils n'auront pas de consolation.

Ceux qu'on a capturés sur le bord des rivières ou sur les côtes, n'ont que peu de chemin à faire pour arriver aux navires européens. On leur fait traverser le pays à pied et liés ensemble par les bras, ou on les entasse dans le fond des chaloupes, attachés deux à deux et couchés sur le dos. Mais pour venir de l'intérieur des terres, il faut souvent plusieurs mois, pendant lesquels on marche sur un ter-

rain rocailleux ou sur un sable brûlant ; des déserts immenses sont à traverser, où l'on ne trouve aucune habitation, aucun asile.

Comme c'est une idée fortement enracinée dans l'esprit des noirs, tout-à-fait étrangers encore à nos mœurs, que si les blancs achètent des esclaves, c'est qu'ils n'ont pas une terre produisant des vivres comme celle d'Afrique, et que les esclaves leur servent de nourriture, on prend un soin extrême pour empêcher que les malheureux, auxquels l'approche de la côte inspire une si grande horreur, ne s'évadent. A cet effet, on a coutume d'enchaîner la jambe droite de l'un à la jambe gauche de l'autre. En soutenant leurs fers par le moyen de cordes, ils peuvent marcher, mais len-

tement. Ils sont attachés quatre à quatre par le cou au moyen d'une forte corde. La nuit, on leur met en outre les fers aux mains, et quelquefois même on leur passe autour du cou une petite chaîne de fer et c'est ainsi qu'ils dorment sur la terre, telle qu'elle se trouve, fangeuse, rocailleuse ou brûlante.

S'il en est qui donnent des marques de mécontentement et de rébellion, on prend une grosse pièce de bois ayant à peu près trois pieds de long, et qui puisse des pieds arriver à l'échine; à l'une des extrémités, on pratique une entaille assez grande pour recevoir le talon, de manière à comprimer l'une et l'autre chevilles. Ensuite on assujétit la pièce de bois par une gâche de fer, trans-

versalement placée, et qui comprime le devant de la jambe.

Mais il ne suffit pas que, pour empêcher toute évasion, toute révolte, la marche des esclaves soit si gênée, qu'au bout de quelques heures des contractions nerveuses leur surviennent aux jambes, et leur ôtent souvent la faculté de les mouvoir; on charge leur tête d'énormes paquets, car, étant esclaves, ils sont bêtes de somme.

Les voilà enfin arrivés à la côte. Les marchands noirs qui les ont amenés, les ont vendus aux avides Européens. Toujours enchaînés deux à deux, on le sarrime dans la prison qui doit en répondre jusqu'à leur débarquement, et on le fait avec une économie telle, que, dans les navires les mieux réglés, un homme

qui a atteint toute sa croissance, occupe toujours moins d'espace qu'il n'en occupera un jour dans son cercueil. Je dis dans les navires les mieux réglés ; il en est beaucoup où les esclaves ne peuvent se tenir que sur le flanc ; il n'en est aucun où ils puissent se tenir debout. En outre, ils sont continuellement nus, et ils n'ont sous leurs membres que les planches. Le mouvement du vaisseau leur occasione souvent des écorchures aux parties saillantes du corps ; les jambes surtout sont déchirées par les fers qui y sont attachés.

Quand le temps est beau, on leur permet, à certaines heures, de respirer sur le pont un air frais, et qui les débarrasse un moment des miasmes pestilentiels dont leur prison est comme

abreuvée ; mais quand le mauvais temps oblige de fermer les écoutilles, les plus horribles maux saisissent tout-à-coup ces infortunés : on les entend crier dans leur langue d'une voix lamentable : *Au secours, au secours, nous mourons!* La vapeur qui s'exhale de leurs corps ainsi renfermés, est comparable à la chaleur qui sort d'une fournaise ardente. Si le temps permet enfin de porter quelque secours, il n'est pas rare de voir des hommes qui étaient en bonne santé, quelques heures auparavant, retirés morts de suffocation.

Mais le bonheur de respirer sur le pont, de reprendre haleine, pour être à même de souffrir encore dans la cale, ne peut leur être accordé sans précaution, comme de juste. Pour empêcher

qu'ils ne se jettent sur l'équipage ou ne s'élancent dans la mer, on les place toujours deux à deux sur une longue file, et on fait passer, dans les fers de chaque couple, une longue et puissante chaîne, dont les deux extrémités sont attachées au pont.

Après toutes ces horribles choses, qu'on s'étonne encore des tentatives méditées par les Africains pour immoler leurs tyrans! Quoiqu'à vrai dire, il faille s'étonner plutôt que de telles tentatives puissent encore avoir lieu quelquefois, nonobstant les précautions que prennent ces marchands d'hommes que la conscience de leur crime poursuit, non pour s'en désister, mais pour ôter à leurs victimes toute chance de succès, tout espoir d'échapper à l'esclavage, même

par la mort ; car bien qu'il y ait des exemples de pauvres nègres attaquant leurs ravisseurs sans autres armes que leur désespoir et avec un courage qui exciterait la plus haute admiration, si les armées de l'antiquité ou de nos temps modernes en eussent été le théâtre ; plus souvent encore les malheureux enfans de l'Afrique, voyant que leurs projets de résistance et de révolte sont trop bien prévus pour ne pas avorter, n'aspirent plus qu'à se donner la mort et à terminer d'un coup leur vie et leur misère ; quand ils en trouvent l'occasion, ils la saisissent avec une avidité qui passe toute croyance.

Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement est de se jeter à la mer ; mais on a pourvu à ce qu'ils ne pussent,

par ce moyen, s'arracher aux bras de leurs bourreaux. Outre les précautions déjà mentionnées, on a soin de dresser autour du navire des filets de bastingage s'élevant très-haut de chaque côté du pont; mais cela n'empêche point que les flots ne reçoivent quelquefois, dans leur sein, des esclaves las de souffrir sans justice et sans trève.

Une corde, qu'ils trouvent sous leurs mains, peut leur servir à s'étrangler; c'est de cette manière surtout que les femmes se délivrent de la vie, ce grand joug auquel tiennent tous les autres jougs. A-t-on laissé par mégarde, à la portée de ces noirs, ainsi résolus, quelqu'instrument de fer, ou seulement quelque morceau de métal, ils l'em-

ploient à se donner la mort par les plus profondes blessures qu'ils se puissent faire.

D'autres, que le sort n'a pu favoriser de pareilles trouvailles, prennent le parti de refuser toute nourriture, dans la vue de mourir de faim. Vainement on fait usage, en cette occasion, d'un instrument appelé *speculum oris*, destiné à ouvrir les mâchoires dans certaines maladies qui les resserrent; tout est inutile, et on a vu des malheureux persister dans leur résolution pendant onze jours consécutifs, au bout desquels la mort vient ordinairement mettre un terme à leurs souffrances. Quelquefois, c'est par une mélancolie extrême que leur misérable vie s'échappe, quand,

plus faibles d'esprit et de corps, avec un sentiment plus vif de leur état affreux, ils ont moins de résolution pour y mettre fin d'eux-mêmes.

CHAPITRE V.

SUITE DE LA NAVIGATION. — CHANSON CRÉOLE. — ARRIVÉE AUX ÉTATS-UNIS.

Cependant toutes les conversations ne roulaient pas sur des sujets aussi affligeans, et n'étaient pas animées surtout par des intentions méchantes. Quelquefois on chantait. Cette distraction était inspirée par les belles soirées, lorsqu'une brise légère venait expirer sur la cime

des flots, où se réfléchissaient à la fois, par un doux mélange, ces voiles d'or, de rose et de pourpre, derrière lesquels le soleil s'était couché, et ces teintes plus douces que présentaient en même temps les régions orientales du ciel, toutes semées de violettes, qui semblaient promettre le retour de l'astre disparu, comme elles annoncent, en Europe, l'approche des beaux jours, lorsqu'elles se montrent au pied des rochers couverts de mousse et à l'orée des bois.

Ces chants, qui s'accordent si bien avec les rêveries du voyageur, expriment, comme elles, une sorte de plénitude de cœur, jointe à un vide de tête, qui vous laisse jouir en repos de votre existence et vous permet de la voir, pour

ainsi dire, couler devant vous comme un ruisseau tranquille. Ici pourtant il y avait un peu plus de tristesse dans ce sentiment de calme et de paix qu'inspirent les derniers instans d'un beau jour. Les souvenirs du passé ne se dégageaient point de tout ce qu'ils avaient de poignant et d'amer. C'était presque toujours des chansons créoles qui venaient sur les lèvres; et il n'en était aucune, même parmi les plus gaies, qui n'amenât l'attendrissement et ne se terminât par un soupir. La voix des chanteuses, en commençant par les éclats du plaisir, finissait par prendre une expression singulière qui remuait l'âme. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit une sorte d'élégie, qui avait été composée, je crois, avant les premiers troubles, et que Fleurette chantait avec cette grâce

touchante que, sans étude et sans art, elle savait mettre à tout :

Lisette quitté la plaine,
Moué (1) perdi bonher (2) à moué,
Jié (3) à moué semblé fontaine,
Dipi (4) moué pas miré (5) toué.
Le jour quand moué coupé canne,
Moué songé z'amour à moué;
La nuit, quand moué dans cabane,
Dans dromi (6) moué quimbé (7) toué.

Si toué allé à la ville,
T'a trouvé jeune candio (8)
Qui gagné (9), pour tromper fille,
Bouche doux passé (10) sirop;
Toué va crer (11) yo (12) ben sincère
Pendant qu'yo est coquin trop (13);
C'est serpent qui contrefaire
Crié (14) rat, pour tromper yo.

(1) Moi. (2) Bonheur. (3) Yeux. (4) Depuis. (5) Voir. (6) Sommeil. (7) Tenir. (8) Petit-maître. (9) Avoir. (10) Plus que. (11) Croire. (12) Lui. (13) Beaucoup. (14) Le cri.

Dipi moué perdi Lisette,
Moué pas souchié (15) *calinda* (16),
Moué quitté *Brambram sonnette* (17),
Moué pas batte *Bamboula* (18),
Quand moué contré (19) l'aut' négresse,
Moué pas gagné jié pour li (20);
Moué pas souchié travail-pièce (21)
Tout' qui chose à moué mouri (22).

Moué maigre tant com' gnon (23) souche,
Jambe à moué tant comm' roseau;
Mangé n'a (24) pas doux dans bouche,
Tafia même comme d'yo (25);
Quand moué songé toué, Lisette,
D'yo toujours dans jié à moué;
Magné moué (26) vini trop bête,
A force chagrin magné moué.

(15) Soucié. (16) Danse des nègres. (17) Instrument de musique. (18) Autre instrument. (19) Rencontrer. (20) Elle. (21) tâche des nègres. (22) Tout est mort pour moi. (23) Une. (24) N'est. (25) De l'eau. (26) Manières à moi.

Lisette, tandé (27) nouvelle;
Toué compté bientôt tourné;
Vini donc toujours fidelle;
Miré bon passé tandé (28);
Ne pas tardé davantage
Toué fair' moué assez chagrin;
Moué tant comm' zozo (29) en cage,
Quand yo fair' li mourir faim (30).

Cependant cette sorte d'aise, ou, si l'on veut, d'oubli, qui laissait accès à des chansons, se transformait peu à peu en rêveries toujours plus tristes à mesure qu'on s'approchait des terres où nous devions aborder : un pareil effet n'a point lieu dans les voyages ordinaires. Le rivage qu'on était sur le point d'atteindre s'offrait bien comme un

(27) Attendre. (28) Voir vaut mieux qu'attendre. (29) Oiseau. (30) Quand on le fait mourir de faim.

asile ; mais tous n'y portaient pas des moyens d'existence également certains ; et si, au départ de Saint-Domingue, on s'était montré d'abord abattu et terrassé en quelque sorte par le malheur présent et encore tout entier, à la vue du continent américain, on paraissait voir d'un œil plein d'inquiétude, parce qu'on les envisageait alors de plus près, ces domaines vagues et sombres de l'avenir, dont on allait prendre forcément possession.

A l'homme riche et bien portant, la terre étrangère se présente comme semée de distractions, de plaisirs, de fêtes et d'occasions de joie ; pour le pauvre, elle n'a que trop souvent l'aspect d'un désert vaste et aride, quelque nombreuse que soit la population qu'on voit s'agiter sur le sol, et malgré les mo-

numens d'industrie dont il se montre couvert. Alors, si l'on est devenu timide avec le progrès des ans, si on redoute beaucoup, parce qu'autrefois on désira trop, et que nos vœux de fortune furent trop souvent déçus, alors, dis-je, on sent refouler sur son cœur, pour le navrer d'un irrésistible sentiment d'envie, toutes les impressions du bonheur d'autrui, toutes les marques, toutes les apparences d'une prospérité qui n'est point la nôtre. Les plus simples paroles que nous aurions à proférer s'arrêtent et se glacent en quelque sorte sur nos lèvres ; la terreur secrète qu'on éprouve dénature dans notre bouche tout ce qu'on essaie de dire ; et quelquefois, avec l'esprit le plus cultivé, quand surtout cet esprit est trop porté à la réflexion, on n'a plus l'air que d'un imbé-

cille, dont les pensées avortent en mots vagues, en expressions décousues, triste sujet de moquerie pour les hommes frivoles qui sont plus assurés de leur destinée.

Quand nous fûmes entrés en rivière, cet état pénible de l'âme se laissa voir plus aisément encore sur le visage et dans les paroles de la plupart des personnes qui m'entouraient. L'automne approchait de sa fin ; les arbres qui s'élevaient sur les deux rives étaient déjà totalement dépouillés de leurs feuilles ; les campagnes, couvertes du blé nouvellement sorti de terre, se déployaient avec la magnificence des plus vastes prairies ; mais toutes ces masses de grands végétaux en apparence frappés de mort, et qui, aux yeux d'un grand nombre de

passagers, accoutumés à la verdure éternelle du tropique, semblaient offrir les ravages du feu, comme les champs de cannes incendiés par la révolte et la guerre à Saint-Domingue; tout cet appareil de désolation, toutes ces images de deuil que présente la terre en son veuvage, rendaient plus pénétrante encore l'impression de malaise et de mélancolie dont on était saisi. Le froid, qui à cette époque de l'année et au milieu des eaux courantes, commençait à devenir piquant, apportait aux âmes un surcroît de tristesse.

Madame Dubourg, quoique née en Europe, était sensible à ce changement de paysage et de température. Fleurette l'était beaucoup plus; il y avait à cette occasion, dans son sourire, toujours

doux et ravissant, un certain mélange de contrainte qui lui donnait une grâce nouvelle, parce que la cause de cette contrainte n'était pas ignorée ; et en effet, ce sourire un peu cherché, si l'on peut dire, annonçait en elle un effort de bonté et de complaisance, qui touchait l'âme plus qu'une expression bien prononcée de douleur n'aurait pu le faire. Le regard de la jeune fille, tantôt dirigé avec inquiétude et affection sur madame Dubourg, tantôt égaré sur les rives monotones qui formaient un tel contraste avec les champs de Saint-Domingue, entrecoupés de mornes verdoyans et dominés par des montagnes, séjour des orages, se levait par intervalle vers le ciel d'où un cœur pur semblait attendre que descendît l'espérance.

Je ne partageais point pour moi-même l'inquiète préoccupation de tous ces pauvres fugitifs. Ce que j'avais à faire était arrêté d'avance. Je comptais demander au consul de la nation française, à Baltimore, le moyen d'aller rejoindre mes drapeaux. Mais dans les peines dont le tableau était alors sous mes yeux, se retrouvait une image bien douloureuse des maux auxquels j'avais été moi-même en proie, quand je fus forcé de quitter, si jeune, le sol ensanglanté de ma patrie, pour aller dans une terre étrangère et lointaine, où pourtant on m'avait fait un accueil, tel que de malheureux émigrans ne sauraient s'en promettre un semblable partout.

CHAPITRE VI.

SPÉCULATIONS DE COMMERCE MALHEUREUSES. — CARACTÈRE DES AMÉRICAINS.

Nous débarquâmes à Baltimore; je me fis porter à la même auberge où voulut descendre madame Dubourg. Mes blessures ne tardèrent pas à guérir tout-à-fait, quand je fus à terre.

La bonne veuve, qui avait apporté

une assez forte somme en argent comptant, ne parvint pas, avec moins de promptitude, à former l'établissement de commerce qu'en partant de Saint-Domingue elle avait en vue ; mais le succès ne répondit pas à son attente aussi pleinement qu'elle aurait voulu. Elle attribuait ce mécompte à son ignorance de l'idiome anglais, ignorance qui lui était commune avec Fleurette, et qui pouvait bien leur nuire, sans être pourtant la cause unique dont elles eussent à se plaindre.

Les premiers colons français que le malheur jeta sur les plages du continent américain, trouvèrent un peuple disposé à bien accueillir quiconque lui apportait des capitaux ou une industrie nouvelle. Ce peuple, alors beaucoup

plus jeune, avait encore besoin de s'instruire ; il aimait encore qu'on le secondât dans un essor qui devait être rapide ; mais à mesure que ses pas étaient devenus plus fermes, et que sa prospérité s'était accrue avec les développemens de l'industrie, l'égoïsme national avait insensiblement répandu sa politique froideur sur la réception à faire aux étrangers.

Ceux qui ne demandaient qu'à faire valoir des terres étaient toujours bien reçus, pourvu qu'ils consentissent à ne chercher un objet d'exploitation que dans les états nouveaux, c'est-à-dire, à une grande distance des côtes, et sur la lisière incessamment reculée d'un désert que parcouraient encore des nations sauvages, toujours plus ou moins dangereuses.

Mais le commerce de détail et les métiers de ville paraissaient être déjà exclusivement réservés, par la préférence des consommateurs, aux gens du pays. Je voyais avec peine un état de choses qui me paraissait devoir porter tant de préjudice à mes libératrices. Je n'osais pourtant pas leur dire tout ce que j'en pensais ; car il ne fallait pas susciter en elles plus de découragement et d'inquiétude qu'elles n'en ressentaient déjà.

Le noir Philippe gagnait, en se louant comme charpentier, bien plus que sa bonne maîtresse dans le magasin très-propre et fort bien pourvu qu'elle avait ouvert.

J'allais voir souvent madame Dubourg, surtout depuis que l'état de mes blessu-

res me permettait, d'un jour à l'autre, d'étendre plus loin mes courses. Je lui parlais de mon dessein. Elle le combattait. « Pourquoi reprendriez-vous du » service, me disait-elle? Vous avez bien » vu tout ce que le métier des armes » impose aujourd'hui de répugnant et » de pénible à un ami des hommes. Il » faut à des cœurs tels que le vôtre plus » d'indépendance. Ils ne sauraient en » abuser. D'ailleurs, vous avez dû sen- » tir plus d'une fois, car vous avez » l'âme grande, quelle différence existe » entre un guerrier donnant son sang à » la patrie dans une cause dont il ne doit » pas discuter le mérite, et l'étranger » qui combat sans prévention, comme » sans enthousiasme, pour des intérêts » auxquels son cœur ne tient en aucune » manière. Une vie, je ne dis pas plus

» honorable, mais plus conforme à la
» saine raison, vous attend, si du moins
» vous en jugez ainsi que moi. Ne vou-
» driez-vous point aider, lorsqu'elles
» vous en prieront, deux pauvres femmes
» étrangères, sans conseil et sans ap-
» pui, à se tirer de cette espèce de mau-
» vais pas où la force des événemens
» vient de les jeter. Les affaires ne vont
» pas très-vîte ; mais un autre temps
» peut venir : si nous savions la langue
» anglaise, nous serions moins embar-
» rassées sans doute, vous ne la savez
» pas plus que nous ; mais vous montrez
» plus de disposition à l'apprendre. Vous
» nous aideriez surtout pour le dehors. »

J'opposai aux propositions de madame Dubourg, l'aveu de mon inexpérience; elle ne voulut point l'accueillir.

« Vous êtes jeune, il est vrai, me dit-
» elle, mais depuis long-temps, vous vi-
» vez au milieu des hommes ; vous devez
» les connaître, et je suis sûre que vous
» les connaissez. »

Si vous ne parliez que des militaires, répondis-je, vos présomptions ne seraient pas tout-à-fait sans fondement ; mais les marchands, les hommes de ville, n'ont jamais été beaucoup à ma portée.

« Vous aurez bientôt fait connais-
» sance avec eux, avec leurs manières
» d'être, à moins, ajouta-t-elle, que
» la profession de marchand ne vous
» paraisse trop éloignée des sentimens
» qu'on a pu vous suggérer dans votre
» enfance. »

Hélas! répondis-je, mes infortunés parens n'avaient eu le loisir de m'inculquer autre chose encore que le respect pour la religion et pour eux-mêmes, en qui je m'accoutumais à voir une image de Dieu sur la terre. D'ailleurs, quel fruit aurais-je retiré de mes précoces infortunes, si je ne savais pas que le malheur, lorsqu'il appesantit sur nous sa main de fer, ne le fait qu'en appuyant un peu plus sur nos têtes ce niveau des misères humaines, sous lequel fléchissent et s'inclinent toutes les plus hautes, les plus audacieuses prétentions.

Fleurette m'écoutait avec un intérêt, avec une attention charmante, dont je lisais l'expression dans ses yeux; puis prenant la parole, elle dit avec ingé-

nuité : Je me suis bien aperçue que vous étiez étranger à la plupart des opinions funestes avec lesquelles un blanc afflige d'ordinaire tout ce qui n'est pas lui, et se tourmente soi-même. Je ne suis pas la seule à qui cette observation n'a point échappé. Ma bonne marraine pourra vous dire aussi combien votre qualité de Polonais impose de respect aux personnes instruites qui viennent ici, et qui nous ont demandé qui vous êtes. Il me semble que, si notre petit commerce paraissait être fait en votre nom, il prospérerait davantage. Nous mettrions, par exemple, pour enseigne : *Au brave Polonais.*

— Pour l'épithète, répondis-je, elle n'est pas nécessaire ; mais si vous croyez que le nom de ma nation puisse vous

procurer quelque avantage, il ne saurait y avoir d'inconvénient à ce que vous l'employiez.

— Et vous serez avec nous, dit madame Dubourg.

— Oui, dit à son tour Fleurette, vous ne voudrez pas nous quitter.

Il y avait dans le regard de la jeune fille, quand elle proféra ces paroles, quelque chose de naïf et d'engageant, à quoi je ne me sentis pas capable de résister.

La bonne veuve aperçut apparemment ce qui se passait en moi et chez sa filleule ; car se reprenant, elle ajouta tout de suite : Oui, vous resterez avec

nous, car je pense que vous êtes également honnête homme pour toute chose, et que cette pure innocence qui ne prévoit guères le danger, ainsi qu'il est facile de le voir, n'aura point à le redouter avec vous. J'ose espérer que ma confiance en vous ne sera point trompée; vous n'abuserez point de l'inexpérience d'une jeune fille qui fut élevée dans la solitude et avec simplicité au milieu des Mornes, et qui ne se doute pas combien avec le langage des blancs il est aisé d'en faire accroire à une femme de sa couleur.

— S'il y avait dans ma pensée, répondis-je alors, quelque idée qui ne fût pas selon le devoir, je n'accepterais point, ainsi que je le fais, une proposition qui me touche à-la-fois et m'honore. Ma

façon de voir les affaires ne ressemble pas à la vôtre. Il ne me paraît point que ma participation à vos intérêts promette un résultat aussi avantageux que vous pouvez le croire. Mais je vous dois la vie ; si vous donner mon temps, ce n'est pas tout-à-fait m'acquitter envers vous, ce sera du moins témoigner que je suis capable de reconnaissance.

Je n'allai donc point chez le consul pour lui demander mon passage ; mais je le priai de faire parvenir au ministre ma démission. Il m'était dû un arriéré de solde assez considérable dont je fis l'abandon.

Mes deux amies s'applaudirent beaucoup de m'avoir retenu auprès d'elles ; le magasin fut d'abord un peu plus fréquenté, mais par des espèces de curieux et de demi-savans qui, ayant autrefois

entendu conter quelque chose de la Pologne et de ses affreux malheurs, étaient bien aises de voir un homme qui avait survécu à de tels désastres, dont l'Amérique, dans une insurrection moins nécessaire peut-être, mais à coup sûr moins héroïque, avait été exempte, grâces à l'intervalle des mers, à la protection de la France, et sans doute aussi à la maladresse, à l'impéritie des généraux anglais, ainsi qu'à la constance, à la courageuse longanimité de Washington, qui se trouva posséder, dans la circonstance donnée, le caractère et le mérite qu'il fallait pour arracher ses compatriotes à des périls certains, que leur inexpérience et leur mollesse ramenèrent plus d'une fois.

Mais ce commencement de vogue

n'eut pas de grandes suites, et madame Dubourg vit son magasin reprendre bientôt cet air de solitude qui ne l'avait déjà que trop long-temps affligée.

On serait injuste pourtant, si l'on attribuait à quelque ignoble âpreté pour le gain, ce dépit que fesait éprouver à madame Dubourg la chute de ses espérances. Plusieurs causes contribuaient à revêtir, d'une apparence désavantageuse les sentimens purs et désintéressés de cette honnête dame. Et d'abord, accoutumée qu'elle avait été dans les Antilles, et durant leur prospérité chaque jour croissante, à un train d'affaires vif et rapide, elle dut se trouver péniblement déçue, au milieu de la population désormais égoïste et jalouse du continent américain ; puis, elle tenait à ramasser

promptement quelques moyens qui lui permissent d'aller vivre en France dans une certaine aisance avec sa chère et bien-aimée Fleurette. Elle savait que, dans ce pays, plus calomnié encore que tourmenté par la révolution, il restait au fond des âmes plus de générosité, de tolérance, de vertus non factices, de sentimens humains et fraternels, que chez des peuples tout fiers et enorgueillis de leur facile sagesse et de leur tranquillité encore intacte.

La partie active de la population avait été entraînée par un mouvement si peu réfléchi, si désordonné, que quelques-uns de ses écarts avaient épouvanté le monde; mais il n'était guères possible que l'étranger soupçonnât, à l'aspect d'une telle effervescence de passions,

tout ce qu'il était resté d'or pur au fond du creuset.

Madame Dubourg, Française de naissance, ne pouvait pas croire que sa nation fût devenue, en si peu de temps et partout, si différente de ce qu'elle l'avait vue autrefois.

Elle savait qu'en France, terre de liberté, même avant que ce nom flatteur y parût chose nouvelle, aucune marque d'esclavage ne restait empreinte sur un front qui n'était pas coloré comme celui des habitans ordinaires, et qu'un pauvre esclave, semblable en cela au Jupiter de la fable, qui, d'un pas, atteignait au bout de l'univers, arrivait tout d'un coup, en y mettant le pied, à l'affranchissement le plus absolu. Elle savait que ce qui est en général si vrai des na-

tions européennes, toujours meilleures à voir chez elles que dans les contrées lointaines où les portent des vues de commerce et de domination, l'est plus particulièrement encore de la nation française, dont il ne faut pas juger par les aventuriers qu'elle envoie sur tous les points du globe, ni par les maîtres atrocement cupides qu'on rencontrait dans ses colonies, ni moins encore par cette lie que la révolution avait soulevée, et qui, dans certains momens de crise, avait paru, aux regards de l'Europe effrayée, comme la seule population d'un pays horriblement changé.

Ainsi, au déclin de l'âge, et quand toutes les impressions qui atteignent notre âme nous font sentir davantage le besoin d'une douce retraite, madame

Dubourg songeait plus vivement que jamais à cette patrie qu'on se peint si heureuse quand on n'y est plus, et dont le souvenir charmant poursuit toujours le Français le plus avide d'aventures, soit que, dans les climats lointains, il jouisse de prospérités éclatantes, soit qu'il n'ait recueilli encore dans ses courses que peines et misère.

Mais plus que le désir d'achever ses jours aux lieux chéris où elle les avait commencés, madame Dubourg éprouvait le besoin d'offrir à son intéressante élève un asile contre les humiliations réservées, dans toute l'étendue de l'Amérique, au sang africain. Fleurette, il est vrai, n'avait pas encore souffert, jusqu'à certain point, de cette disposition constamment hostile; mais elle en était sans

cesse menacée chez un peuple où le sentiment de la liberté était trop exclusif pour n'être pas mêlé d'inconséquence, et trop arrogant pour ne pas vouloir replacer sur la tête des autres le joug qu'on se félicitait d'avoir secoué soi-même.

Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour Fleurette, c'est que, par son caractère autant que par suite de l'éducation qu'on lui avait donnée, elle était sans cesse portée à voir chez les blancs cette disposition cruellement menaçante.

Madame Dubourg comprenait cette situation, à laquelle on pouvait dire qu'elle avait un peu contribué ; aussi cherchait-elle à la rendre moins douloureuse, en prenant toutes les précautions dont pouvait se raviser un cœur vraiment maternel.

Et moi aussi je comprenais la situation de Fleurette, mille indices me l'avaient décélée ; et je crois, dans toute la sincérité de ma conscience, que l'intérêt dont je me sentais ému pour cette aimable fille, avait autant sa source dans l'impression de ses grâces naïves, de ses attraits naturels et doux, que dans le désir de soulager ses souffrances intérieures, et de lui témoigner que tous les hommes de race blanche n'étaient pas les mêmes pour la hauteur de caractère et l'injustice.

CHAPITRE VII.

SCRUPULES D'AMOUR.

FLEURETTE montra, dès les premiers momens, qu'elle avait su lire dans mon cœur, et qu'elle prenait à gré mes dispositions bienveillantes. En fallait-il davantage pour transformer bientôt en attachement, en amour peut-être, ce qui n'avait été d'abord qu'humanité d'une part et reconnaissance de l'autre ?

Mais cet amour, né à l'insu de ma raison, et dont, en m'examinant avec soin, je ne pouvais contester la dangereuse existence; cet amour, qui ne devait rien perdre de son innocence, sous peine de me rendre parjure; que pouvais-je donc en faire, quelque impérieux qu'il se montrât dans sa force naissante!

Si Fleurette ne m'avait inspiré aucun respect, je n'eusse point hésité à lui faire l'aveu d'une passion qui aurait attendu sa récompense; femme blanche, et d'une condition analogue à la mienne, Fleurette eût aussi reçu bientôt de ma bouche, la déclaration que mes yeux lui adressaient involontairement; car elle aurait pu répondre à mon amour, sans ressentir d'alarmes pour sa vertu.

Mais, dans l'état où nous étions l'un et l'autre, elle sage, et moi voulant la respecter, nos sentimens ne pouvaient être que silencieux, contraints, étouffés, et c'est la pire condition pour toutes les choses qui se passent dans le cœur de l'homme, naturellement porté à s'épancher, à se répandre au-dehors.

Il ne fallait même pas que madame Dubourg vînt à soupçonner notre irrésistible penchant; elle en eût été affligée. Nous dérobions à ses yeux le secret de nos innocentes amours avec autant de soin que nous aurions pu le faire d'une liaison criminelle. Et nous-mêmes, quand une rencontre imprévue nous mettait trop en présence, quand nos mains se touchaient et ne s'étaient pas cherchées, quand notre oreille se sur-

prenait trop attentive aux paroles de l'objet aimé, quand notre sein palpitant répondait à l'appel d'un regard tendre, nous frémissions de terreur, nous reculions tout effrayés comme si un serpent perfide eût lancé vers nous sa tête horrible du milieu des fleurs.

Douce image de la vertu, beauté de l'âme qui ne péris point, comment concevoir, si ce n'est par des souvenirs honnêtes et purs, ce que les plus cruels sacrifices ajoutent à l'impression de tes charmes! Les faveurs du vice sont toujours trop cher payées; mais le témoignage des efforts qu'on fit un jour afin de te rester fidèle, n'est-il pas sans prix?

Nous vivions ainsi, Fleurette et moi, dans ces premières gênes d'amour mêlées

de tant de délices, mais qui néanmoins doivent tôt ou tard finir, quand on fit à madame Dubourg un tableau attrayant des avantages que présentait la ville de Charlestown, où les relations avec les Antilles étaient plus multipliées qu'à Baltimore, et qui, à cette époque, renfermait dans son sein un plus grand nombre de colons français réfugiés qu'il ne s'en trouvait dans toute autre ville de l'Union-Américaine. En ce même temps, un Écossais qui venait de faire, parmi les nations indiennes du Nord-Ouest, une traite assez fructueuse, désira se charger de notre fond de commerce. Les propositions qu'il fit n'étaient pas si défavorables qu'on dût les repousser, lorsqu'on avait d'autre part la perspective de succès plus grands. L'affaire fut bientôt conclue, et nous partîmes.

J'ai toujours pensé que l'adroit Écossais avait fourni lui-même les couleurs du tableau présenté à l'imagination de madame Dubourg, qui, de son côté, avait eu quelque penchant à se faire illusion : nous ne trouvâmes pas que les affaires fussent plus brillantes pour les étrangers à Charlestown, qu'elles ne l'étaient à Baltimore. Mais cette fois, du moins, la bonne veuve ne fut pas si prompte à s'établir, pensant qu'il valait mieux perdre quelque temps, et quelque argent, à chercher ce qui conviendrait le mieux, que de se jeter avec précipitation dans une entreprise qui, avec de belles apparences, n'arriverait pas plus promptement à un terme heureux.

CHAPITRE VIII.

COUREURS DE COLONIES.

Elle rencontra plusieurs anciennes connaissances à Charlestown, un de ses voisins, entr'autres, qui avait quitté Saint-Domingue dès les premiers troubles, et qui, établi à la Nouvelle-Orléans, était venu dans la Caroline pour affaires. Je crus voir dans cet homme,

et mes conjectures se trouvèrent fondées, un de ces coureurs de colonies qu'on rencontre partout, et qui ne font rien de solide nulle part. Il me parut que les fonds considérables ou modiques dont madame Dubourg pouvait disposer, le tentaient un peu. Former des spéculations avec l'argent et la confiance d'autrui, est une bonne fortune que les gens d'une certaine sorte ne laissent point échapper.

Je fis part de toute ma pensée à madame Dubourg, afin qu'elle fût sur ses gardes, et que sa bonté naturelle ne devînt pas bientôt cet entraînement où l'on est dupe. Il se trouva que son opinion particulière ne différait point de mes appréhensions. Toutefois, comme Charlestown ne présentait pas dans ce

moment les ressources qu'on nous avait annoncées, nous décidâmes qu'un projet d'établissement à la Louisiane n'était point contraire à la prudence. Un vif mouvement s'était manifesté dans cette vaste province, depuis qu'elle était entrée dans la grande confédération américaine. Nous y suivîmes l'ancien voisin de madame Dubourg, mais en nous tenant à part de ses opérations, et en préférant à des projets qui devaient enfanter des monts d'or, le train vulgaire d'un petit commerce de détail, qui devint chaque jour plus prospère.

Les Anglo-Américains se jetaient sur un sol vierge et riche d'alluvions ; mais ils n'avaient pas encore envahi les travaux de la ville. Le voisin continua quelque temps de nous fréquenter. Nous

ne tardâmes pas à savoir que ses affaires étaient tant soit peu dérangées, et que le déréglement de sa conduite, plus encore que l'inhabileté de son esprit, avait causé les embarras dans lesquels il se trouvait.

Pour en sortir, il imagina de se proposer à madame Dubourg, comme successeur de l'homme qui, tant qu'il vécut, l'avait rendue heureuse. Cette proposition fut écartée avec tous les ménagemens que la politesse commandait. Quoique madame Dubourg ne fût plus jeune, elle devait à sa vie sage et tranquille un reste de fraîcheur qui pouvait rendre moins ridicules les vues de l'ancien voisin, mais ces vues étaient évidemment trop intéressées, pour qu'une femme de bon sens les agréât. D'ailleurs, en même

temps qu'il se proposait à la bonne veuve pour époux, il cherchait à séduire Fleurette; mais il fut bien surpris de la trouver si peu semblable à ce qu'il avait vu jusqu'alors dans les jeunes personnes de cette classe. Le dépit qu'il en conçut fut encore plus vif que celui dont le refus de madame Dubourg l'avait affecté.

Fleurette, profondément sensible, mais toujours pure, s'abandonnant à sa tendresse avec celui qui l'aimait, mais retenant ses mœurs dans une chasteté inviolable, Fleurette, dont l'âme était si élevée dans une condition méprisable, et si l'on veut même, abjecte aux yeux des blancs, n'avait pas entendu de sang-froid les outrageuses louanges qu'on avait voulu donner à ses charmes. Pleine de passions nobles, elle ne pouvait cau-

ser que de fortes émotions aux âmes qui s'approchaient de la sienne, il fallait ou l'adorer ou la haïr. Le voisin de madame Dubourg était plus fait pour ce dernier sentiment que pour l'autre. Il avait tous les préjugés d'un colon et tous les caprices d'un esprit léger et frivole, où la vie, en s'écoulant, ne dépose aucune impression un peu profonde.

Un matin, comme je me promenais sur la levée, il m'aborda pour me parler de madame Dubourg et de sa filleule, en termes irrespectueux que je n'endurai point. Il se fâcha, et ne vint plus nous voir. Il dit ensuite à ses connaissances que, s'il avait cessé tout-à-fait d'aller au magasin de madame Dubourg, c'était parce que ce lieu devenait un

rendez-vous de négraille où il ne lui convenait plus de se trouver.

Cette appellation injurieuse ne pouvait s'entendre que d'un jeune homme, dont j'avais fait la connaissance chez le général H. . . . . , et qui était la seule personne de couleur dont nous eussions la visite assidue.

CHAPITRE IX.

UN RIVAL. — JEAN PAUL.

JEAN Paul était ce qu'on appelle *griffe*, ayant reçu le jour d'un mulâtre et d'une femme noire. Son père, autrefois riche, l'avait envoyé en France au commencement de la révolution. Il avait reçu dans ce pays une éducation fort convenable. Les principes du temps firent, sur son

esprit, une forte impression. Sa jeunesse, à l'aspect d'une société si émue, s'enflamma d'enthousiasme. Il partit avec les premiers volontaires. En faveur de son zèle, et par honneur pour l'égalité, on le fit dès l'abord sous-officier. Il se distingua, et, pendant quelque temps, on ne lui dénia point les grades conquis sur le champ de bataille. Mais il s'aperçut enfin que son avancement, assez rapide dans les grades inférieurs, devenait beaucoup plus lent à mesure qu'il se trouvait parvenu un peu plus haut. C'était tout le contraire pour la plupart des officiers blancs, qui ne montaient jamais plus vite que lorsqu'ils étaient déjà plus éloignés des derniers rangs de l'armée.

Cette révolution qui l'avait d'abord tant caressé, apparut dès lors à ses yeux

telle que tout spectateur impartial l'a vue, un vaste changement de places et de fonctions, où, dans chaque carrière en apparence réformée, les basses manœuvres, les ignobles motifs, la médiocrité, l'effronterie tracassière, la servilité plus ou moins heureusement déguisée, acquéraient de jour en jour plus de puissance et empiétaient incessamment sur ce qu'on avait appelé, dans l'origine, le patrimoine du mérite. Il vit, selon l'expression énergique d'un écrivain, que tant d'hommes qui avaient été jacobins effrénés pour acquérir, allaient se faire honnêtes gens pour conserver; et il connaissait déjà trop bien les hommes pour ne pas comprendre que cette honnêteté improvisée et factice serait plus exclusive encore que l'aristocratie d'un autre temps.

Quand il eut ainsi reconnu sa position au milieu de la société active de France, telle que l'intérêt, l'ambition et la vanité des petits, la peur de quelques-uns et le sot entraînement d'un grand nombre l'avaient faite, il demanda son congé, et vint retrouver son père au Port-au-Prince. Là aussi, il trouva une population étrangement travaillée, et que le mélange des autorités blanches et noires remplissait de bizarres contrastes, et livrait à des conflits choquans, dont le danger s'accroissait chaque jour. Les fonctionnaires envoyés par la métropole fesaient des principes de l'époque une masse compacte et indivisible qui ne se mêlait point avec leurs actions, et les laissait aussi libres dans leurs volontés que les fonctionnaires d'autrefois, quoi-

qu'à vrai dire, ils ne le fussent pas tout-à-fait autant dans l'exécution.

Jean Paul avait acquis cette sagacité qu'on peut appeler malheureuse, quand elle succède à de trop belles espérances fondées sur les hommes, et que les hommes inconséquens, pervers ou faibles, n'ont pas réalisées. Il démêlait facilement le vice caché derrière les ostentations de vertu et de patriotisme; mais sa vue était parfois trop subtile: les investigations de sa méfiance étaient trop pénétrantes, et il exigeait trop des hommes que le hasard ou des talens réels mettent à la tête de leurs semblables. Il cherchait en eux un désintéressement qu'on peut être certain de ne trouver jamais; car ceux d'entre les hommes livrés à la vie active, qui ne tiennent

qu'à la gloire, sont encore mus par quelque chose qui n'est pas tout-à-fait le besoin pur et simple de faire le bien.

Avec cette disposition d'âme, Jean Paul dut ne point se mêler aux agitations diverses de la colonie. Il n'y voyait que des intrigues dont il méprisait les motifs et dédaignait le but. En France, avec tant d'instruction, tant d'audace et de courage, on n'avait pu arriver au terme qu'assignaient les plus nobles désirs; comment de pauvres noirs, naguères esclaves, et tout meurtris encore de leurs chaînes, pourraient-ils s'élever à une hauteur, qu'ils n'étaient pas même en état d'envisager! Sans doute, il y aurait beaucoup de vertu à aider les hommes, même aux choses où l'on prévoit que tous les efforts seront vains; mais cette vertu

plus qu'humaine fut toujours rare, et les âmes les plus distinguées ne sont pas toutes capables d'une telle abnégation d'elles-mêmes. On aime toujours à faire voir qu'on a de l'expérience ; puis, cette expérience qu'on montre accompagnée ainsi d'un certain mépris pour qui nous l'a donnée, devient presque un titre à la haine de ceux qu'on se croit obligé de fuir; car le monde nous punit toujours de l'impression laissée en nous par les mécomptes dont il a été lui-même l'occasion.

On ne s'attendait pas à une telle indifférence pour la chose publique dans un jeune homme qui avait fait ses preuves à la guerre, et qui aurait pu donner à ses compatriotes quelques leçons d'un art utile à leur défense. On vit de l'or-

gueil dans ce qui n'était que de la réserve, et Jean Paul, ayant eu le malheur d'entendre la médiocrité, l'ignorance même, disserter avec complaisance sur des principes de politique, de morale et de religion, qui devenaient méconnaissables dans la bouche par où ils passaient, fut poussé, par sa conviction, à contredire, et dès lors il fut rangé parmi les opposans, c'est-à-dire, parmi les ennemis. C'est ainsi que partout où des idées nouvelles se répandent, mais se gâtent, on voit naître bientôt chez les esprits élevés une insurmontable aversion pour toutes ces maximes communes, pour toutes ces formules dogmatiques dont on abuse; et que les plus nobles sciences, en se vulgarisant, deviennent repoussantes et trop souvent même funestes.

Jean Paul, rejeté par les autres dans un isolement qu'on pouvait appeler de l'opposition, s'y maintint par lui-même ; c'est la marche ordinaire de certains esprits. Combien d'hommes en France, qui, d'abord saisis d'enthousiasme pour les principes générateurs de la révolution, ont fini par les abandonner peu à peu, et même par s'y montrer contraires, même avant qu'ils eussent servi de prétexte à d'affreux excès, et lorsqu'ils n'avaient encore que le tort d'être devenus trop vulgaires et trop susceptibles par-là d'altération et de souillure ! Ce qui n'empêche pas que d'autres causes de changement ne se rencontrent, et que le nombre de ces hommes, qui n'ont de couleur que celle des objets dont ils s'approchent, ne soit toujours très-considérable.

Quand le drapeau de l'indépendance fut décidément levé contre la métropole, Jean Paul ne quitta point les affaires d'un commerce où il avait succédé à son père. D'autres hommes de couleur, en plus grand nombre qu'on ne croit, firent comme lui ; car Saint-Domingue eut aussi sa partie inactive, et c'est elle, en général, qu'on a vue se répandre sur tous les points de l'Amérique, lorsque, dans les momens de crise, on s'est trouvé autant exposé pour n'avoir pas agi, que si l'on avait marché sous les bannières opposées à celles qui triomphaient.

Sur la terre de l'exil, et dans un pays où les distinctions de races étaient encore fortement prononcées, la plupart de ces fugitifs ont dû se reprocher plus

d'une fois cette fatale inaction que leurs compatriotes, plus résolus, leur avaient imputée à crime; mais ils fesaient peu connaître leurs regrets ou même leurs remords. Jean Paul, plus franc, avouait s'être trompé dans ses subtiles conjectures.

CHAPITRE X.

CONFIDENCE DE MADAME DUBOURG.

Après avoir vu d'abord ses espérances déçues au milieu des blancs d'Europe, puis ses craintes également démenties chez les noirs, il éprouvait une inquiétude, un malaise intérieur que les affaires de son commerce ne parvenaient point à dissiper. Son âme était trop élevée pour qu'elle consentît à se laisser

exclusivement occuper par des chiffres. C'était moins de distraction qu'elle avait besoin que d'exercice, et, dans cet exercice, il fallait qu'elle pût se promettre le repos. Sans doute, Jean Paul avait regardé long-temps autour de lui pour trouver quelqu'un qui lui fît éprouver de l'amour et qu'il jugeât susceptible d'en prendre. Il paraît que, dans ces liaisons plus ou moins fortuites auxquelles le plus honnête homme se laisse aller dans un climat brûlant qui leur sert de prétexte et d'excuse, il n'avait rien vu qui pût flatter son amour-propre. Il ne ressemblait point à ces jeunes gens de tous les pays qui, parce qu'ils ont quelques moyens d'indépendance, regardent comme permis tous les amusemens qui sont à leur portée, et pensent que toutes les femmes, aussi long-temps qu'il ne s'agit

pas de les épouser, peuvent, sans inconvénient, être prises, puis, être quittées. Jean Paul, dans cette façon d'agir déréglée, n'aurait eu qu'une inquiétude nouvelle. Il lui fallait des émotions profondes, parce qu'il les voulait durables; il avait besoin que la vertu fût la base de son attachement, parce qu'il ne songeait à s'attacher que pour donner à son âme une assiette long-temps désirée, un repos qui lui assurât le bonheur.

Les sages intentions de cet honnête jeune homme méritaient un sort plus heureux que ne fut le sien. Il fit un choix; c'était le plus digne qu'il pût faire. Il y avait, entre elle et lui, égalité de fortune, de naissance, d'avantages extérieurs. Sans doute il n'eût pas trouvé mieux dans la Nouvelle-Orléans tout

entière, et pourtant, ce choix si raisonnable, ce choix où il avait été conduit par des motifs si purs, fut pour lui une cause de désespoir.

Madame Dubourg s'aperçut bientôt de ce qui se passait dans le cœur de Jean Paul, dont les manières lui plaisaient, et qui, par les qualités de l'esprit, se montrait si fort au-dessus des hommes de sa race.

Mon ami, me dit-elle un jour qu'elle voulut avoir avec moi un entretien particulier, quand le bonheur vous en veut, il ne vous quitte pas plus que ne fait l'infortune. Les affaires de notre commerce vont assez bien, et nous avons de quoi oublier les traverses essuyées à Baltimore; mais une félicité réelle m'attendait ici. Je vous avoue que

le sort à venir de Fleurette m'inquiétait un peu. J'avais presque regret de l'avoir trop soigneusement élevée, s'il fallait que mes soins ne servissent qu'à la rendre plus difficile en fait de bonheur. Sa position commençait à m'apparaître bizarre, et cette bizarrerie était mon ouvrage. A ces élans fougueux et inattendus qui traversent quelquefois le calme de ses jours, et qui ne la rendent que plus piquante à mes yeux, pouvaient succéder ces longs mécontentemens d'une âme qui désire trop et ne peut atteindre à ce qu'elle voudrait embrasser. Mes craintes se sont évanouies, je suis maintenant tranquille; Fleurette peut devenir l'épouse de Jean Paul, et j'aurai vu, avant de mourir, le bonheur de ma chère pupille; je ne la laisserai point dans cet isolement que je redoutais pour elle, ni

à la merci de ces préjugés orgueilleux qui la menaçaient déjà de toutes parts, quoiqu'elle fût auprès de moi et en quelque sorte sous ma protection. Dites-moi, mon ami, ne partagez-vous pas le plaisir que j'éprouve de voir se fixer enfin le sort de cette chère enfant?

Les paroles de la bonne veuve me jetèrent dans un trouble inexprimable. J'avais aperçu, comme elle, la passion naissante de Jean Paul; mais ce que madame Dubourg n'avait point vu, c'était la politesse simple et tout-à-fait dégagée d'affection réciproque, la liberté parfaite de cœur qui répondait chez Fleurette aux vœux empressés de Jean Paul, dont toutefois on savait apprécier les qualités estimables, et à qui l'on accordait en reconnaissance tout ce qu'on

pouvait bien accorder sans faire tort à l'amour.

C'était là du moins ce que je croyais avoir vu jusqu'au moment où la confidence de madame Dubourg me fit craindre qu'il n'eût pas été impossible de voir autrement.

Votre filleule, répondis-je avec autant de calme que je pus m'en donner, mérite tout le bonheur dont un honnête homme peut récompenser la vertu d'une femme.

Alors elle me parla de quelques dispositions qu'elle comptait faire, et sur lesquelles elle croyait avoir besoin de mon avis.

Après cet entretien, c'était bien moi qui aurais eu besoin de prendre conseil;

mais de qui ? Dans l'étrange situation où je me trouvais, il ne m'était permis que de donner cours à mes propres réflexions ; elles me venaient fortes et pressées. Fallait-il donc trahir les espérances de cette madame Dubourg, qui m'avait été si bonne, et qui me tenait lieu de la mère que j'avais perdue ? Fallait-il être un obstacle aux vœux pleins de sagesse et de vertu, qu'un homme digne de toute mon estime avait osé former ? Fallait-il même m'opposer aux avantages qu'un tel établissement présentait à Fleurette, quand je n'avais à offrir, de mon côté, à cette aimable fille, qu'une passion ardente, mais stérile ; un amour qui ne pouvait pas récompenser le sien, ou qui du moins ne semblait appelé à le faire, qu'en cessant d'être honnête, ce qui ne convenait ni à l'un ni à l'autre de nous ?

Je désirais qu'il s'opérât dans les sentimens de Jean Paul quelque changement, et il ne s'en opérait aucun dans les miens. Il me semblait que les inégalités de Fleurette pouvaient, en certains momens, être prises pour des bizarreries dont on se lasse, et qu'elles produiraient cet effet sur Jean Paul; mais je reconnaissais bientôt après que ce qu'il y avait de discordant et d'orageux dans le caractère de Fleurette n'avait servi qu'à m'enchaîner plus étroitement à elle, ainsi qu'on voit des nuages attirer d'autres nuages pour ne plus former ensemble qu'un même corps aérien.

D'ailleurs, comment ces inégalités n'auraient-elles pas été un lien d'amour, puisqu'elles provenaient d'une situation malheureusement trop féconde en souf-

frances intérieures, qui attiraient mon cœur, parce qu'il se sentait propre à les soulager, et qui devaient exercer un semblable empire sur Jean Paul, lequel retrouvait dans Fleurette ses propres peines, et pouvait espérer qu'un doux partage les rendrait moins amères à l'un et à l'autre?

Puis, je me disais qu'il était ailleurs des femmes de ma race, qu'il me serait permis de rendre heureuses, et qui pourraient elles-mêmes faire ma félicité, tandis que pour Jean Paul, il n'existait que Fleurette; étant l'un et l'autre des êtres privilégiés de leur espèce, auxquels probablement, dans tout le reste, nulle comparaison n'était à faire. Alors, partant de cette idée, je me reprochais la prédilection de Fleurette, comme un

vol fait à celui qui avait qualité pour devenir son époux; j'en revenais à me croire coupable envers madame Dubourg, envers sa filleule elle-même, et le projet de fuir des lieux où ma présence était devenue si funeste, se présentait à mon esprit.

Cependant m'éloigner de Fleurette, probablement pour toujours, ou m'exposer à trahir mes devoirs, quelle déchirante alternative! quelle odieuse obligation! Cette persuasion, que j'avais enfin trouvé l'âme qui répondait le plus à la mienne; ce jour subit que j'avais vu se répandre sur ma vie, jusqu'alors froide et décolorée; ce prix que j'attachais aux moindres circonstances de nos journées; ces heures rapides, dont tous les détails échappent au souvenir, parce

qu'ils ont tous la même douceur, le même charme ; cette longue trace de bonheur qui m'en était restée, et qui s'offrait tout entière en contraste avec un morne avenir ; cette gaîté qui se mêlait parfois sans cause à un attendrissement habituel, et qu'une tristesse trop justement opiniâtre allait remplacer ; cette intelligence mutuelle qui, sans parole et presque sans geste, devinait chaque pensée et répondait à chaque émotion ; tout cet enchantement ineffable qui s'attachait à la présence de l'objet aimé ; tout cet espoir vague, mais délicieux, qui animait mes rêveries pendant de courtes absences, tout cet ensemble de félicités qui devaient, sans doute, avoir un terme, mais qui, chaque jour renouvelées, me semblaient enfin de-

voir être éternelles, allait donc s'évanouir tout-à-fait et sans retour !

Mais en m'éloignant de Fleurette, étais-je donc bien sûr que Jean Paul serait plus favorablement écouté ? Ne pouvait-il pas arriver que l'une fût encore plus malheureuse, sans que l'autre vît son sort devenir meilleur ? Je me fesais ces objections avec toute franchise ; l'instant d'après, je les mettais sur le compte de l'amour-propre, et elles ne tenaient plus.

Un moyen simple se présentait pourtant d'exécuter mon dessein ; c'était de voyager avec des marchandises dans les différens districts de la Louisiane, de me faire, en un mot, marchand ambulant, métier qui, à cette époque, n'était pas très-mauvais dans la colonie.

CHAPITRE XI.

DÉTERMINATION NÉCESSAIRE.

Chaque jour la nécessité d'une dernière résolution me paraissait plus certaine. Je suivais les progrès d'une passion que la mienne m'apprenait à connaître ; ces progrès devenaient effrayans. Jean Paul ne pouvait pas être un amant ordinaire. Je le voyais s'abandonner avec la pureté, la franchise extrême de son

caractère, à toutes les ivresses de l'amour. Quelquefois un regard, un sourire qu'il prenait pour lui, le transportaient d'une joie qui mettait en fuite tous les soupçons, toutes les craintes, et lui fesait croire qu'il était aimé, sinon autant qu'il se sentait digne de l'être, du moins assez pour attendre que son noble cœur fût mieux apprécié.

Enfin, je fis part de mon projet à madame Dubourg, en présence de Fleurette. La bonne veuve ne le désapprouva point. Vous êtes jeune, me dit-elle, travaillez; la fortune ne donne pas le bonheur; mais elle procure l'indépendance : avec l'indépendance, l'homme sage est plus aisément heureux.

Fleurette risqua quelques objections. Elle parla de ces vilains sauvages qu'on

peut rencontrer loin de toute demeure, et qui, soit pour avoir de l'eau-de-vie, soit pour s'emparer d'objets à leur convenance, exercent parfois des violences atroces, même dans des lieux habités.

Je me mis à rire des terreurs de Fleurette, et lui citai plusieurs simples marchands qui, sans avoir fait la guerre pendant longues années comme moi, osaient pourtant se rendre dans les districts les plus éloignés, et traiter avec les sauvages eux-mêmes.

Fleurette, dans la crainte sans doute que sa marraine ne vînt à soupçonner le secret motif de ces alarmes qu'on ne partageait point, cessa de présenter quelque obstacle à ma résolution.

Mes arrangemens furent bientôt pris

avec madame Dubourg. J'achetai deux forts chevaux, et je me mis en campagne.

Lorsque j'étais encore en Europe, j'avais eu occasion de lire, dans sa nouveauté, un récit d'amours un peu étranges, qui fesait beaucoup de bruit alors, parce qu'on y trouvait des choses fort bizarres qui passaient pour belles, et quelques beautés d'autant plus réelles, qu'elles étaient plus neuves et plus inattendues. D'après cet ouvrage, il s'était formé dans mon esprit je ne sais quel fantastique tableau, dont j'avais pu déjà soupçonner la fausseté, en venant à la capitale de la Louisiane, et qui ne garda plus aucune de ses couleurs, quand j'eus étendu mes courses plus loin. Des épanchemens d'eau sans nombre, qu'on ap-

pelle *bayous*, des dunes de sable qui fuient les unes derrière les autres, et qui, là, se montrent couvertes de palmiers en éventail, ici, de pins dont le branchage est tristement régulier, et dont l'écorce rougeâtre semble, à une certaine distance, porter l'empreinte du sang! Dans les lieux bas qui ne sont pas en savane, s'élèvent des espèces de cyprès, qui n'ont pas la beauté mélancolique de ceux d'Europe, et qui, dans la fange où ils croissent, voient ramper à leurs pieds d'odieux reptiles. Ces forêts, qu'on vante, sont hideuses à voir avec leurs arbres d'une hauteur prodigieuse, mais tout dégradés, à moitié pourris, tombant les uns sur les autres, et n'offrant de verdure qu'à l'extrémité de leurs branches les plus rapprochées du ciel. La mousse grisâtre qu'on appelle

barbe espagnole, et dont les fils, d'une immense longueur, pendent aux branches de ces arbres qui rappellent la décrépitude de la nature, ajoute à l'impression pénible dont on se sent froissé. On a comparé cette mousse agitée par le vent à des fantômes ; elle aurait pu, certes, donner la première idée de ces êtres que l'imagination crée et parvient quelquefois à montrer aux yeux, quand la douleur ou l'effroi secondent l'illusion. Un autre voyageur, vieux militaire, l'a comparée à d'énormes *teignasses ;* et cette burlesque similitude n'est pas sans vérité. C'est ainsi qu'on voit, en général, les objets de la nature, suivant les dispositions qu'on apporte au spectacle. Pour l'agriculteur, pour l'économiste, tout se convertit en or ; aux yeux du poète, la nature ne serait point assez

belle, s'il ne mêlait à son charme celui des illusions ; et, pour un cœur épris d'amour, tout semble réfléchir et rendre le sourire ou les pleurs de l'objet aimé.

Pour moi, je trouvai dans cette nature vaste, mais monotone, étonnante quelquefois, mais presque toujours désordonnée, des rapports trop marqués avec ce qui se passait dans mon âme, pour ne pas m'y attacher, sans toutefois m'y plaire. Ma vie, qui n'était plus que dans mes souvenirs, était dure maintenant et pesante comme eux. Les regrets se pressaient dans mon sein. Je ne me rappelais un objet trop aimable, que pour me reprocher d'en avoir fait le sacrifice à je ne sais quel devoir, dont la justice ne se présentait plus aussi évidemment à ma pensée.

Ce que je voyais parmi les hommes avec qui je me mettais en rapport, contribuait encore à donner plus de vie aux élémens d'une passion que j'avais voulu éteindre. Oh! que tous ces blancs, que toutes ces femmes blanches, dont mes affaires de commerce me procuraient tour à tour la connaissance, ressemblaient peu à ma bonne veuve des Mornes de Saint-Domingue! Quelle différence entre les jeunes filles noires, entre les filles même d'Européens et cette intéressante Africaine, qui avait sauvé mes jours au milieu des tristes roches et des sables arides où j'avais presque perdu tout mon sang! Combien tout ce qui s'offrait à moi me rappelait, par de fâcheux contrastes, ce que je m'étais déterminé à ne voir plus! Nulle part, les pauvres esclaves ne sont si maltraités qu'à la Loui-

siane. Là, ils ne trouvent aucun des adoucissemens que les anciennes lois françaises ont voulu, mais n'ont pas toujours pu apporter à leur sort, qui d'ailleurs était consacré, légitimé par elles. Leurs travaux, qu'un soleil brûlant et un sol humide rendent plus rudes et plus insalubres, n'ont aucun relâche. Des repas préparés par une ménagère ne les attendent point à la case. On leur donne chaque jour une mesure de maïs qu'ils doivent égruger et faire cuire eux-mêmes, dans le court moment où on leur permet de déposer l'instrument de labour dont leurs mains sont armées. Pour empêcher qu'ils ne fuient des maîtres inhumains, on les met sous la surveillance des sauvages, et cette maréchaussée est la plus cupide, la plus atroce de toutes. Ce détestable régime, ces cri-

minelles pratiques de tyrannie et d'avarice augmentaient ma compassion pour une race malheureuse où la destinée m'avait fait rencontrer l'objet de mon amour; et mon cœur se retrouvait d'autant plus éperdu, que la race, aux préjugés de laquelle j'avais immolé ma passion, se montrait ici plus souillée, plus noire de crimes réduits en pratique et passés en habitudes.

Au milieu de ces pauvres Africains, plus abrutis par l'esclavage que je n'en ai rencontré en d'autres colonies, parmi ces hommes venus d'Europe, et qui me paraissaient être d'une pâte plus grossière que tous ceux dont l'Ancien-Monde fait présent au Nouveau, il y avait un spectacle de mœurs bizarrement contrasté, qui, m'isolant toujours plus

de tels hommes, rendait plus pressante une idée venue en moi depuis longtemps, que je n'avais point combattue, et à laquelle j'avais toujours craint de donner un développement qui me paraissait impossible.

Privé de tous les miens, seul de ma famille sur une terre étrangère, sans aucun espoir de fouler encore le sol de la patrie, j'aurais pu, mieux que tout autre Européen, briser la barrière que des préjugés de race mettaient entre Fleurette et moi. J'avais eu souvent la pensée de sonder madame Dubourg sur ce point. Souvent il m'était arrivé de fixer un lendemain comme l'époque certaine d'une première insinuation, et ce lendemain s'écoulait comme la veille. Je livrais sans cesse des combats à cette ti-

midité, à cette circonspection que mon cœur désavouait; je reprenais sans cesse mes plans habiles de discours et d'interrogations détournées; mais à peine me retrouvais-je à portée de tenir les promesses que je m'étais faites; à peine étais-je sur le point d'ouvrir la bouche, que je me sentais tout interdit: mes paroles s'arrêtaient sur mes lèvres, et pourtant mon cœur était bouillant!

Depuis quelque temps néanmoins, je me demandais, avec plus d'assurance, s'il n'était pas possible de faire, avec honneur et vertu, ce que tant d'autres fesaient par libertinage, et si des liens sanctifiés par la morale et par les lois religieuses, devaient être moins respectés que ces unions illicites de la débauche arrogante et de la servilité corrompue,

qui ne s'attiraient aucun blâme et ne paraissaient pas même pouvoir constituer un tort.

Il me semblait, probablement à faux, que si j'étais encore auprès de madame Dubourg, je ne craindrais plus tant que mon attente fût déçue. Plus ferme, plus capable de résolution, mais non pas moins saisi d'amour, le sentiment de la douleur à laquelle un refus m'aurait condamné, ne me paraissait plus devoir être si vif, ou pour mieux dire, si égoïste, que j'eusse pu consentir de nouveau à ajourner mes vœux et ma demande.

Quand j'eus épuisé les marchandises dont je m'étais chargé en partant, je m'arrêtai aux Natchitoches, et j'écrivis à madame Dubourg, en la priant de m'en envoyer d'autres à mi-chemin de

cette bourgade et de la Nouvelle-Orléans, chez un habitant que je lui désignai.

J'aurais pu me rendre à la Nouvelle-Orléans ; j'en eus le désir, mais je ne le fis point. Etait-ce un effet de cette terreur que j'ai déjà fait connaître ? ou bien, plus rassuré sur madame Dubourg, qui était réellement si bonne, si indulgente, comptais-je moins sur la fidélité de Fleurette en mon absence ? M'étais-je figuré que Jean Paul était peut-être mieux accueilli qu'au temps où ma présence lui était funeste ?

Il y avait un peu de tout cela dans les motifs qui me déterminèrent à attendre des nouvelles d'après lesquelles il serait toujours temps d'agir. Ces nouvelles vin-

rent. Madame Dubourg m'apprit que Jean Paul se plaignait du visage indifférent et froid que lui montrait Fleurette, qui, de son côté, paraissait livrée à des peines, dont elle ne voulait pas révéler le secret, même à sa marraine. Ce ne pouvait être que quelque amour sans espoir, quelque passion inconnue de celui même qui l'inspirait ; car elle ne voyait personne, excepté Jean Paul, s'approcher de sa filleule. Cette tristesse de Fleurette l'inquiétait beaucoup. Elle eût eu tant de plaisir à la voir heureuse avec un honnête homme, tel que celui dont elle était recherchée ; mais enfin il ne fallait pas la contrarier. Les affaires du cœur devaient être traitées sans contrainte. Fleurette, peut-être, découvrirait ses sentimens, et alors on verrait.

Tel était le sens de la lettre que m'écrivit madame Dubourg, en m'envoyant les marchandises que je lui avais demandées.

CHAPITRE XII.

MALADIE. — NOUVELLES PREUVES D'AMOUR.

Mais quand cette lettre, qui m'eût si fort encouragé, me parvint, je n'étais pas en état de la lire. Une grosse fièvre, que j'avais gagnée au milieu des sables brûlans et des *bayous* fétides, me retenait au lit chez un habitant qui connaissait madame Dubourg, et qui lui fit savoir ma maladie. On désespéra pendant

quelques jours de me sauver. Il y avait complication de souffrances morales et de mal physique; cela tue d'ordinaire dans ces climats. Les souvenirs de mon existence furent interrompus; la chaîne qui lie le présent au passé fut brisée; et cependant il se trouvait dans mon esprit une impression profonde, que je ne pouvais pas prendre pour un rêve, et qui, dans les momens où mes idées commençaient à se rejoindre, ne me paraissait pas non plus une réalité.

J'avais entendu le son de voix de Fleurette, mais plus tendre et plus mélodieux que jamais; son sourire avait pénétré mon cœur, mais avec un charme qui m'était encore inconnu. C'est ainsi que dans le sommeil d'un homme dont les veilles sont accablées de maux, il sur-

vient quelquefois un songe si doux, qu'on le prend pour une vision céleste. Ainsi, un prisonnier, chargé de fers, passe de son cachot impur et ténébreux, au milieu de vastes prairies où les rayons du soleil et les fleurs se jouent en mille reflets; et tel homme à qui sa sentence de mort a été prononcée, se retrouve, par une merveilleuse aberration, dans les bras de ce qu'il aime, et fait le songe des réalités qui, pour toujours, lui ont dit adieu.

Le réveil de ces infortunés est cruel, c'est comme une vengeance. Pour moi, elles étaient sans revers affreux, ces délicieuses images qui, semblables aux plus légères vapeurs du matin qu'on voit s'étendre comme un voile sur les vallées, flottaient sans cesse devant mes yeux. Je

parlais à Fleurette, je lui disais combien j'avais souffert en essayant de m'éloigner d'elle; je lui prodiguais mille assurances d'un tendre retour, d'un dévouement éternel; je lui disais pourquoi je m'étais lancé dans les vastes champs de la Louisiane, non pas pour la fuir, car son image m'avait toujours suivi; mais pour ne plus me trouver à côté de Jean Paul que j'estimais et qui me paraissait digne d'elle, si on pouvait l'être, quand on n'inspirait pas un amour réciproque.

Puis il me semblait que Fleurette s'éloignait, et que je ne devais plus la revoir; alors je m'abandonnais aux plaintes, je pleurais; mais ensuite j'espérais de nouveau, et le moindre bruit qui frappait mes oreilles me paraissait annoncer son retour; j'éprouvais le trou-

ble, la joie, le saisissement qu'inspire l'approche de l'objet aimé, quand cette approche désirée a été long-temps incertaine, et que les angoisses de l'attente l'ont précédée.

Une fois, tandis que je me livrais à ce délire de l'amour qui succédait à celui de la fièvre cessante, j'entendis soupirer le noir qui me donnait des soins. Jusqu'alors il s'était montré constamment silencieux, ne répondant pas même aux questions que je lui fesais de temps en temps. Qu'as-tu donc, toi? lui dis-je : il ne me répondit rien. Es-tu, comme moi, malheureux par l'amour? Il soupira plus fortement. As-tu perdu ta femme? ta maîtresse? Le bon noir se prit à pleurer; ses sanglots m'émurent. Mais, lui dis-je, dans un transport de douleur,

tu n'avais pas une Fleurette....! — Oh! Fleurette! Fleurette! dit-il alors, oui, c'était bien Fleurette, c'était elle-même, trait pour trait!

Une singulière révolution se fit alors dans mon esprit; je m'imaginai que Fleurette n'était plus, et que ce noir pleurait sa perte.

Oh! parle, parle, lui dis-je avec un accent étouffé; que dis-tu de Fleurette? Est-elle morte? Et puis quel droit as-tu d'en parler comme tu fais? Mais non, dis-moi, dis-moi, est-elle morte?

Non, maître, puisqu'il faut enfin vous le dire, elle est ici. — Ici! et avec qui? — Avec moi, maître? — Toi, et qui es-tu, toi? — O mon Dieu, mon

bon Dieu! vous n'avez donc pas encore reconnu Philippe? Il est vrai qu'elle m'avait tant recommandé de ne pas me faire connaître jusqu'à ce que vous fussiez mieux. — C'est donc elle, c'est elle-même que j'ai vue? — Eh oui! — Mais d'où vient que je ne la vois plus? — Elle craignait d'augmenter votre mal par l'agitation où vous mettait sa présence; mais elle venait ici quand vous reposiez, et cette chambre suffisamment obscure lui permettait de n'être pas aperçue. — Et madame Dubourg? — Elle est restée à la Nouvelle-Orléans. — Et, dis-moi, Jean Paul? — Il est à la Nouvelle-Orléans aussi.—Mais, comment Fleurette et toi. . . . . ? — Le monsieur d'ici nous fit savoir que vous étiez tombé malade. Fleurette alors voulut venir, et madame Dubourg me dit de l'accompagner. —

Mais pourquoi n'est-elle pas ici? Que fait-elle? Où est-elle? Pourquoi se cache-t-elle; — Quand vous l'avez vue, maître, vous vous êtes livré à des transports si vifs, que, pour ne pas vous faire de mal..... — Philippe, toi qui as beaucoup souffert, à ce que tu m'as dit, crois-tu donc que le bonheur puisse jamais faire mourir!

En ce moment, j'entendis un léger bruit; une jeune fille que je reconnus bien s'avança doucement, se pencha sur le bord de ma couche, et me demanda, avec une voix pleine d'émotion, si je n'étais pas un peu mieux. Puis, me prenant la main, votre pouls est encore un peu agité, dit-elle.

Il y avait dans l'accent et dans les traits de Fleurette un tel mélange de tendresse

et de crainte virginale, que la teinte uniforme de son visage semblait prendre toutes ces nuances fugitives dont les mouvemens du cœur animent les beautés d'Europe. Ainsi, dans les défilés d'une chaîne de montagnes, on voit, le matin et le soir, des pics gracieux rougir un instant aux rayons du soleil qu'ils réfléchissent, puis bientôt reprendre leur teinte première, grisâtre et uniforme, à mesure que l'astre s'élève ou disparaît sous l'horizon.

Non, jamais rien de semblable à ce qui se passait alors dans mon cœur ne l'avait encore ému. Non, quand le premier des hommes, couché sur les fleurs de la terre naissante comme lui, reçut de la main de Dieu même celle qui devait être la compagne de ses jours,

ce premier élan des plus douces affections humaines n'aurait pu se comparer au réveil des sentimens purs et tendres que la maladie n'avait point étouffés, et que la vue de Fleurette, penchée sur moi avec abandon, de Fleurette, à la fois innocente et passionnée, rendait si puissans et si doux.

Fleurette, lui dis-je, quand ma voix put s'ouvrir un passage, comment as-tu fait pour venir ici? Comment madame Dubourg.....?

— Je lui ai tout avoué, répondit Fleurette.

— Mais, que pense-t-elle? qu'a-t-elle dit?

— Elle m'a permis de venir ici accompagnée de mon père.

CHAPITRE XIII.

DEMANDE DE MARIAGE.

Aussitôt que je pus tenir la plume, j'écrivis à madame Dubourg pour la remercier de la permission qu'elle avait accordée à sa filleule. Je lui disais en même temps que, si en cela elle n'avait cru satisfaire qu'à une obligation d'humanité, sa bienfaisance m'aurait induit en erreur; que Fleurette, en m'appa-

raissant au milieu de mon mal comme un ange de consolation, avait enivré mon âme de sentimens que je ne pouvais plus ni dissimuler, ni contenir. Que cependant ni elle, ni sa fille, n'auraient à blâmer la nature de ces sentimens, plus passionnés que je ne pouvais dire ; mais qu'ils ne devaient point être repoussés, si on voulait qu'ils restassent purs. J'ajoutais que madame Dubourg, pour qui je me sentais déjà un respect filial, deviendrait bien certainement ma mère, si elle me permettait d'unir mon sort à celui du seul être que j'eusse aimé d'amour.

Madame Dubourg me répondit qu'elle était touchée de ma demande ; qu'elle en fesait honneur à l'honnêteté de mes principes ; mais qu'elle m'engageait à bien

réfléchir sur une détermination irrévocable, et dont les suites étaient encore plus à considérer que celles d'un mariage ordinaire. Elle me parla beaucoup de cette opinion du monde, qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle réussit presque toujours à se venger du mépris qu'on affecte pour elle. Elle me dit que la perspective d'une union douce et durable, telle que les bonnes qualités de Fleurette semblaient la promettre, ne devait pas m'entraîner à des illusions dont le réveil serait d'autant plus fâcheux que Fleurette et moi nous serions plus sensibles. Elle ajoutait, en finissant, que cette union, si elle était heureuse, ferait le charme de ses derniers jours; mais qu'elle n'était plus la maîtresse de Fleurette; que sa filleule était libre ainsi que Philippe, et que c'était à celui-ci

qu'il fallait demander un consentement ; que son rôle à elle était de donner des conseils comme une femme âgée qu'elle était.

Il y avait aussi dans cette lettre quelques mots sur Jean Paul. Madame Dubourg l'avait vu depuis le départ de Fleurette. Il était devenu fort sombre, fort concentré ; son air était auparavant si gai, si avenant ! Elle paraissait avoir pitié de sa peine, et pensait que son amour avait quelque chose de profond, qui effrayait encore plus qu'il ne touchait.

Ces mots de madame Dubourg relatifs à Jean Paul excitèrent en moi quelques réflexions ; mais l'amour n'est pas un sentiment désintéressé ; ce que j'éprouvai en lisant cet article de la lettre, ressemblait plutôt à un retour de jalousie

qu'à l'intérêt inspiré par une situation malheureuse. Je ne parlai pas même de Jean Paul à Fleurette ; elle lut la lettre après moi, et ne dit rien non plus.

Le bon Philippe fut grandement étonné, quand je lui demandai la permission de devenir son gendre. Maître, me répondit-il, je ne puis vouloir que ce que voudra madame Dubourg ; ce que vous me dites me fait pleurer de joie ; votre honnêteté ne me surprend point ; mais je ferai comme ma bonne maîtresse, je vous conseillerai de bien réfléchir avant de vous engager ; car ces liens, une fois consacrés par la religion, seront aussi indissolubles que s'ils étaient formés avec la plus belle et la plus fière femme blanche. Une fois unis, c'est pour toute la vie. Les paroles des autres peuvent bien

jeter sur notre sort des semences d'amertume ; mais elles ne peuvent rompre ce que le prêtre a lié.

Philippe avait un grand sens ; j'écoutai avec respect tout ce qu'il voulut me dire, et, dans ce qu'il me dit, il n'y avait rien qui s'opposât à l'accomplissement de mes vœux.

J'écrivis donc de nouveau à madame Dubourg, et lui mandai que Philippe me renvoyait à elle, et que, dans cet échange de déférences, je voyais le consentement de l'un et de l'autre : en conséquence, je la priai de prévenir le père....., parce que, dès mon retour à la Nouvelle-Orléans, je voulais procurer à un monde que je ne connaissais point et qui d'ailleurs n'était pas le mien, le plaisir d'épiloguer à son aise sur le

compte d'un homme né à deux mille lieues de là et dans une classe à laquelle probablement personne de tout ce monde n'appartenait.

Que j'aie votre estime, lui dis-je ; que Philippe voie en moi l'homme qui pouvait seul rendre sa fille heureuse, et je suis content ! L'indifférence succédera plus tôt ou plus tard aux vains caquets ; et, pourvu que la tranquillité d'âme, l'union tendre et fidèle ne soient point altérées, que nous importe ce que pourrait dire le monde dans toute la durée même de nos jours ! mais cette perpétuité n'est point à craindre. S'il est vrai que j'aime Fleurette, et l'existence du soleil qui nous éclaire n'est pas plus certaine, l'opinion, en supposant qu'elle s'écarte un moment de nous, y sera

bientôt ramenée. Un sentiment vrai la subjugue inévitablement. Dès qu'il parle et se fait entendre, les interprétations de la malignité, les convenances factices, et qui ne sont que des tyrannies sans but, se taisent.

Fleurette, aidée de son père, parvint en peu de jours à faire écouler les marchandises que j'avais reçues avant de tomber malade. Bientôt aussi je pus me mettre en route avec elle pour la Nouvelle-Orléans.

Madame Dubourg avait prévenu le père..... C'était un capucin français, venu de St.-Domingue, et qui, dans ce temps-là, remplissait toutes les fonctions religieuses auprès des catholiques.

Le père..... me fit quelques observa-

tions analogues à celles que madame Dubourg avait cru devoir me présenter. Il me parla aussi de Jean Paul, qu'il connaissait, et qui paraissait livré, depuis quelques jours, à une insurmontable mélancolie, que le caractère de la nation africaine à laquelle son père appartenait, et dont il pouvait lui avoir transmis les penchans, devait faire considérer avec quelque appréhension. Je ne vis, dans les paroles du père....., qu'un témoignage d'amitié, et les timidités d'une expérience qui, relativement à nous, serait démentie.

J'étais bien plus inquiet de l'état de mauvaise santé où je trouvai la marraine de Fleurette. Elle avait eu la touchante discrétion de n'en rien dire dans sa lettre. Quand je lui témoignai ma sur-

prise, ce ne sera rien, me dit-elle ; mais j'éprouve que l'air de ce pays-ci ne m'est pas aussi bon que celui de nos Mornes. Je crois que là-bas j'aurais poussé jusqu'à cent ans. Ici je n'irai pas si loin, et voilà tout. Pourvu que je voie Fleurette heureuse, je ne demande pas davantage.

CHAPITRE XIV.

MARIAGE. — SUICIDE.

Fleurette et moi nous voulions retarder jusqu'à son parfait rétablissement l'instant de notre bonheur. Elle rejeta cette idée en disant, qu'après nous avoir fait des observations qui lui avaient paru convenables, il lui serait douloureux de penser qu'elle eût été personnellement

un obstacle à la prompte satisfaction de nos vœux.

Cependant Fleurette, depuis qu'elle était de retour auprès de sa marraine, depuis que le père..... était venu nous voir pour se concerter avec nous sur notre union prochaine, depuis surtout qu'elle avait un jour rencontré dans la rue Jean Paul, montrait moins d'empressement et laissait même entrevoir quelqu'indécision. Je n'avais d'autre pensée que de chasser loin d'elle toute peine, toute crainte, tout regret, et pourtant je m'apercevais que je n'en venais plus à bout. Son incertitude même me gagnait en certains momens; mais, en d'autres, il s'élevait en moi je ne sais quels ressentimens de jalousie qui froissaient mon âme et qui,

piquant ma fierté, m'arrachaient des plaintes.

Le cœur délicat et sensible de Fleurette n'y tint pas. Elle craignait que des objections, des retards, ne me plongeassent dans le désespoir, et, s'aveuglant de mes propres craintes pour ne pas donner trop d'attention aux siennes, elle me suivit d'un air à la fois content et timide à l'autel.

Le lendemain, étant sorti pour nos affaires, je vis un noir s'avancer vers moi avec discrétion; il me remit une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, peut-être avez-vous lu comme moi qu'il se trouve aux Indes orientales des hommes qui ne pouvant, à cause de leur faiblesse et de la misère de leur situation, se dérober aux injustes

coups de leur ennemi, vont l'attendre dans un lieu où il doit passer, et se tuent sous ses yeux, lui ôtant par là le moyen de les persécuter davantage, et exerçant une sorte de vengeance par le déplaisir qu'une horrible mort doit faire à ceux qui en sont témoins. Quelque chose de semblable se pratique parmi les hommes de la nation dont je tire mon origine : quand l'esclavage leur pèse trop, quand leur maître est injuste ou trop exigeant, ils le privent de leur personne et de son capital en s'arrachant la vie.

» Pour moi, je suis libre ; ma mort ne sera un sujet de perte pour personne, et vous ne m'avez point persécuté ; mais, dans cette liberté que je dois aux travaux, à l'intelligence de l'auteur de

mes jours, il n'est plus rien qui désormais me tente. Vous n'êtes pas mon persécuteur, il est vrai; mais, dans tous nos rapports avec les blancs, il se rencontre toujours quelqu'inégalité de prétention ou de puissance qui nous remplit d'amertume.

» Je n'ose croire pourtant que ce soit une grande punition pour vous d'apprendre ma mort; dans le délire du bonheur, comment le sort d'un infortuné pourrait-il vous valoir quelque peine, vous atteindre de quelque regret, de quelque ressouvenir douloureux?

» Par la félicité qui fut mon partage pendant quelques jours où je me laissai bercer d'illusions, je comprends quelle doit être la vôtre, et avec quelle rapidité, avec quelle abnégation de tout ce

qui n'est pas amour, votre âme doit être entraînée. Pourquoi donc me suis-je proposé de vous écrire ? est-ce pour ajouter à votre triomphe ? Cela se peut bien ; car tout triomphe est inévitablement suivi de quelqu'amertume, qu'on ne sent pas d'abord, mais qui nous pénètre d'autant plus par la suite, que notre joie fut plus vive et plus inconsidérée.

»Vous m'avez ravi mon bien ; Fleurette étant de ma race, devait m'appartenir plutôt qu'à vous. Mais enfin, je ne puis pas lui en vouloir d'une préférence qui me donne la mort ; elle vous aime, et je sais trop bien ce que l'amour peut inspirer.

» Quand je m'aperçus que vous ne lui étiez pas indifférent, et que l'accueil

honnête dont elle voulait bien me gratifier n'était que de la pitié, je pus commander à ma passion et rétrograder, sinon jusqu'à l'oubli de Fleurette et de ses irrésistibles charmes, du moins jusqu'à la pensée que, par sa conduite, elle n'était point digne de moi.

» J'aurais pu de là, comme d'un rocher de résolution, voir des amours qui m'auraient donné de la jalousie, peut-être, mais qui, par les sentimens d'honneur qu'une éducation européenne a déposés en moi, m'auraient tenu pour toujours écarté de Fleurette et de vous. Mais, puisque vous avez pris cette détermination si extraordinaire pour un blanc, vous qui, par ce que j'ai entendu dire, appartenez à ces classes distinguées dont on ne voit guères les membres venir

chercher fortune en Amérique, j'ai dû penser que votre passion était aussi chaste que Fleurette était irréprochable, et voilà ce qui a causé mon désespoir.

» Il est impossible, monsieur, que vous compreniez jamais tout ce que je souffre. Si je vous avais enlevé Fleurette, peut-être en comprendriez-vous une partie, une bien faible partie ; car, enfin, Fleurette est noire comme moi, et, dans le cours ordinaire des choses, sa préférence n'aurait eu rien que de naturel. Avec quel transport j'aurais serré dans mes bras la seule créature que le ciel ait semblé avoir formée pour mon cœur, pour ce cœur qui a déjà tant souffert de la part des hommes, et qu'elle eût consolé de toutes ses illusions perdues !

» Depuis que j'ai su que vous devez épouser Fleurette, mon esprit n'a eu aucun repos. La société m'importune, la solitude m'accable. Je vois bien que les indifférens qui m'observent se moquent de moi; mais ce n'est pas leur moquerie qui me navre, c'est la déception cruelle que me réservait la destinée!

» Une douleur mortelle me ronge, me déchire; j'erre la nuit et le jour; je cherche en vain un air qui pénètre dans ma poitrine oppressée, un souffle qui ne soit pas brûlant et qui rafraîchisse mon sein. Je me précipite sur la terre, je lui demande de s'entr'ouvrir sous moi, de m'engloutir à jamais. Je pose ma tête sur la pierre que le vent de la nuit a refroidie, et qui devrait calmer

les transports où me jette un amour insensé, un amour sans espoir !

» Si j'avais rencontré Fleurette avant vous, elle aurait donc pu être à moi ! car j'ai bien compris que, si son cœur n'eût pas été prévenu, il y avait en moi quelque chose qui ne lui déplaisait point. Elle me l'a du moins fait entendre, et je la crois sincère.

» Mais en vain ma pensée saisit encore ces vagues idées qui se rattachent à ce temps où j'espérais, à ce temps de bonheur si court, et qui s'est écoulé comme le torrent que forme un orage; en vain ma pensée, un moment vagabonde, cherche à m'emporter au-delà de ma situation ; que peut-elle faire, quand j'éprouve un tel besoin de me reposer de tant d'angoisses, de poser ma tête

sur un chevet où elle trouve le repos, de donner à mon cœur plus d'espace, car il étouffe?

» Monsieur, vous direz peut-être, en réfléchissant sur mon sort, quand vous en aurez plus le temps qu'aujourd'hui, à quoi donc lui a servi cette éducation d'Europe dont son père était sans doute si fier? Je me le suis dit moi-même plus d'une fois, et je désire que Fleurette, à qui madame Dubourg a donné tant de soins, ne se trouve jamais dans le cas d'en dire autant d'elle-même.

» J'avoue qu'il entre beaucoup d'orgueil dans mon désespoir; mais cet orgueil qui me perd, je n'ai pu trouver en moi assez de force pour le dompter. On a beau être de race noire, on ne s'humilie pas aisément.

» Vous trouverez sans doute que ma lettre est bien longue ; aussi est-ce mon testament de mort. Il y a été question du seul bien que j'eusse voulu posséder, et les phrases que j'ai écrites m'ont été douces parce que je parlais d'elle. D'ailleurs, ma résolution ferme, inébranlable a été prise cette nuit. En écrivant, je jette quelquefois les yeux sur cette lune, qui marche toute silencieuse dans l'espace, sur ces étoiles semées comme des diamans sur la voûte des cieux ; la sérénité des airs est ravissante ; le soleil se levera dans sa beauté, et une fois encore j'aurai contemplé ses rayons..... ; puis..... il n'y aura plus de Fleurette pour mes yeux qui n'auraient dû jamais la voir ; et j'aurai fini ma vie comme la journée de demain sera finie pour moi avant le temps ; mais ce temps était devenu

si long par la douleur, si effroyablement long!.....

» Adieu, monsieur, soyez heureux avec Fleurette.

» Jean Paul. »

A peine, en jetant les yeux sur ce fatal écrit, eus-je vu de quoi il s'agissait, que je courus, en toute hâte, à la demeure de l'infortuné jeune homme. Il n'était plus temps; je le trouvai sur son lit de mort, entouré de quelques amis et de quelques voisins. On cherchait encore à lui donner des soins jugés inutiles; le malheureux Jean Paul s'était donné trois coups d'épée, dont un ne laissait aucun espoir. Le père..... l'exhortait à finir sa vie en chrétien, et ces paroles de la religion qui peuvent faire

descendre le calme et l'espoir au cœur d'un malheureux n'étaient pas perdues.

Pardonnez-moi, mon père, disait le mourant, la vie ne me paraissait plus qu'un fardeau; j'avais oublié que je ne suis qu'un pauvre noir, je m'étais méconnu; les blancs m'ont remis dans la voie par tous les moyens. Puis, m'apercevant : Quoi! monsieur, dit-il, vous me plaignez! Vous vous intéressez à mon sort! Vous pleurez! Ah! ces larmes me rendraient à la vie, si tout n'était pas dit pour moi! Je vous ai offensé, monsieur; j'ai cru que vous n'étiez pas capable de sentimens si généreux envers un pauvre noir; pardonnez-moi, vous aussi : moi, dont l'âme était si fière, il faut donc, avant de mourir, que je demande pardon à tout le monde!

Jean Paul fit, pour me dire ces paroles, des efforts qui furent les derniers.

En me voyant, il s'était soulevé sur son lit de douleur. Après avoir parlé, il jeta un dernier regard sur ceux dont il était entouré, et en particulier sur le père * * * et sur moi ; puis il laissa tomber sa tête sur le bras qui lui avait servi d'appui; sa respiration s'embarrassa, bientôt elle devint plus lente et se perdit enfin au milieu des prières que l'assistance fesait pour lui.

Je retournai chez moi plein de tristesse, et ne sachant si je devais apprendre à Fleurette et à madame Dubourg ce cruel événement ; et, si je devais le faire, en quels termes fallait-il s'acquitter de ce message de mort ?

CHAPITRE XV.

TRACASSERIES. — MORT DE MADAME DUBOURG.

MALGRÉ mon expérience de la vie, j'avais oublié qu'on m'épargnerait un soin qui me répugnait ainsi. Ma compagne et sa marraine étaient déjà instruites. La mort de Jean Paul avait entièrement soulevé contre elles l'opinion des femmes blanches et de couleur. Quel-

ques-unes de ces dernières venaient de mettre le plus grand éclat dans leur manière d'annoncer une catastrophe, dont l'humanité avait à gémir, mais qui fut, pour des âmes froides à tout autre sentiment que l'envie, une merveilleuse occasion de se livrer à leur malveillance long-temps contenue.

Fleurette se sentit cruellement froissée par les réflexions qu'on fesait devant elle et qu'on voulait qu'elle partageât. Pour madame Dubourg, une nouvelle atteinte fut portée à sa santé, qui déjà déclinait beaucoup. L'aspect de notre bonheur, de ce bonheur si doux, qui avait été en partie son ouvrage, ne pouvait plus alléger ses souffrances. La résolution funeste de Jean Paul avait jeté dans cette âme, qui jamais n'avait voulu

que le bien, une indicible amertume. Elle se reprochait la mort de ce pauvre jeune homme, parce que dans un monde qui ne cherche qu'à blâmer ce qu'on fait avec droiture et à bonne intention, mon mariage avec Fleurette était devenu un sujet commode d'attaque. On dirait que la vue d'une affection sincère dont elles sont incapables, importune certaines gens; et quand elles peuvent se prévaloir d'un prétexte pour empoisonner le sentiment qu'elles ne comprennent pas, quand elles peuvent s'armer de tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme pour décourager le peu qui s'y trouve de bon, leur jouissance est extrême. Cette jouissance ressemble, il est vrai, à celle des esprits tentateurs que les maux de l'humanité consolent.

Malgré les soins que prit d'elle le bon chirurgien qui, après plusieurs courses, se trouvait à la Nouvelle-Orléans, madame Dubourg succomba. Ses dernières paroles exprimèrent des craintes sur notre bonheur. Hélas! ce bonheur n'était déjà que trop altéré par une perte si douloureuse. Fleurette et Philippe furent long-temps inconsolables. Le séjour de la Nouvelle-Orléans leur était devenu odieux. Ils regrettaient, avec leur bienfaitrice expirée, cet aimable séjour des Mornes où elle avait fait leur bonheur.

Il n'était pas possible de retourner à Saint-Domingue. Je n'aurais pu, du moins, y suivre Fleurette; la seule présence d'un blanc, appartenant à la France, y était devenue un crime politique. Une idée, encore vague, me vint de

chercher un asile dans l'île de Cuba. Cette possession espagnole avait des cantons peu fréquentés encore, et la tranquillité y était générale.

CHAPITRE XVI.

ÉTAT DES ESCLAVES ET DES AFFRANCHIS DANS LES DIVERSES COLONIES.

Je consultai notre ami le chirurgien de Saint-Marc, qui, par ses voyages divers, avait acquis sur les colonies européennes des connaissances pratiques infiniment précieuses.

« Dans votre situation, me dit-il,

vous devez rechercher, pour faire un établissement quelconque, non pas en quels lieux la race blanche est le plus respectée, mais quels sont les divers degrés d'attention, de compassion, d'humanité que la race noire obtient dans les pays d'Amérique, où elle est transplantée. En considérant ce qui se passe dans ces pays, on est frappé d'abord d'un phénomène bizarre, qui n'est pourtant pas sans explication; c'est que la condition des esclaves a presque été constamment plus dure dans les colonies appartenant à des peuples libres, que dans celles qui dépendent de gouvernemens absolus.

» Il semble même que le bien-être des esclaves est presque toujours en raison inverse du degré de liberté politique dont

jouissent leurs maîtres. C'est ainsi que les nègres étant traités avec la dernière rigueur dans les colonies de la Hollande et de l'Angleterre, reçoivent de la loi espagnole, la disposition d'une certaine partie de leur temps et le droit de racheter graduellement leur liberté avec les fruits de leur labeur.

» Dans les pays espagnols règnent encore, à certains égards, des mœurs patriarchales, et les esclaves y sont traités ou presque considérés comme fesant partie de la famille; ailleurs, ce n'est qu'une sorte de bétail.

» Sous le rapport de la religion, l'Espagnol se plaît à voir un frère en Jésus-Christ dans son esclave; l'homme de race anglaise ou hollandaise, n'aime pas que le sceau du christianisme soit im-

posé sur le front du misérable qu'il veut pouvoir tourmenter pour son service à merci et à miséricorde.

» Tandis que le père de famille espagnol donne le plus souvent lui-même à ses esclaves l'instruction religieuse, elle est ailleurs abandonnée au zèle éventuel de quelque pieux missionnaire, à qui les blancs craignent toujours d'accorder une considération qu'ils regarderaient comme un blâme d'eux-mêmes.

» Tandis encore que les lois de l'Espagne (1) accordent certaines facilités à

(1) Voir l'ouvrage intitulé : L'île de Cuba et la Havane, ou Histoire, topographie, statistique, mœurs, usages, commerce et situation politique de cette colonie, d'après un journal écrit sur les lieux; par E. M. Masse. Un vo-

l'esclave pour changer, sinon de condition, au moins de maître, on voit, chez des peuples qui se piquent en Europe de philantropie, des êtres humains sujets à être vendus par le pur caprice d'un propriétaire, à être arrachés à tous les liens de famille et de localité, pour être transportés dans quelque autre colonie lointaine, sans pouvoir jamais se donner, avec des restrictions raisonnables, un autre maître, quand le premier est trop exigeant ou trop cruel. Que des mariages aient eu lieu entre les esclaves de plantations voisines ; qu'un nègre, à force de travail, se soit procuré un petit avoir pour lui et les siens ; tous ces liens de famille et d'intérêt peuvent être en

lume in-8°., chez Lebègue, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n°. 8.

un instant rompus, en sorte que le premier pas à faire pour l'amélioration du sort des esclaves, serait, d'une part, de les *attacher à la glèbe,* tandis que, d'un autre côté, l'esclave mécontent et trop malheureux aurait, comme dans les colonies espagnoles, la faculté de se chercher, pendant trois jours, un autre maître qui pût l'acheter, suivant des règles convenues, à son possesseur actuel.

» Dans l'Amérique espagnole ou portugaise, les noirs ont, suivant les lois, cinquante-deux jours de l'année; dans les colonies anglaises, ils ne peuvent disposer que de seize à dix-sept jours.

» Dans ces mêmes colonies, on a opposé des difficultés légales aux affranchissemens. A Rome, un philosophe mourant pouvait se donner le noble plai-

sir de délivrer tous ses esclaves ; dans les îles soumises à l'Angleterre, les droits à payer excéderaient, de beaucoup, la valeur mercantile des sujets qu'on voudrait affranchir.

» Mais, pour être entièrement libre, il faudrait qu'un noir pût quitter sa peau en même temps que ses chaînes. La couleur foncée étant toujours une présomption légale de servitude, un noir affranchi peut être à chaque pas arrêté ; et, s'il n'a pas en poche une copie de l'acte qui constate sa liberté, ou si son ancien maître ne vient pas attester en sa faveur, on le vend sans scrupule pour payer les frais de justice et d'emprisonnement.

» J'ai lu plus d'une fois, dans la gazette de la Jamaïque, ou de la Barbade, des avis conçus en cette forme :

» Attendu que * * *, homme de cou-
» leur, qui prétend être libre, a été dé-
» posé dans la maison d'arrêt de ***, on
» fait savoir que si, dans * * * jours, le-
» dit homme de couleur ne démontre
» pas, d'une manière satisfaisante, sa
» liberté, ou s'il n'est pas réclamé par
» son légitime maître, il sera, à l'expi-
» ration de ce délai, vendu à l'encan au
» profit du public.

» Mais, si la peur de voir des hommes libres devenir trop nombreux et trop inquiétans, a porté les législateurs de certaines colonies, à frapper les affranchissemens d'un droit considérable, qui les entrave et même les arrête, une peur semblable a fait prendre, pour le maintien de la tranquillité, des mesures étranges, qu'on ne s'attendrait certainement

pas à trouver dans le code de peuples libres, dont quelques-uns même sont démesurément fiers de leur liberté.

» A la Barbade, pour l'assassinat prémédité de son noir, on ne paye que quinze livres sterlings ; on en paye vingt-cinq, si l'esclave appartient à un autre maître. De plus, la loi veut que, si un noir, pour quelque offense que ce puisse être envers son maître, perd la vie ou un membre dans un châtiment, aucune amende ne puisse être prononcée.

» D'après les statuts des Carolines, *toute personne qui tuera un esclave avec préméditation et avec malice, paiera cent livres sterling*, et toute personne qui, par colère, ou *abus de punition*, tuera un esclave, devra payer cinquante livres sterling. Pour quatorze livres ster-

ling, on a le droit, en ce pays, de couper la langue, ou les membres, et d'infliger des tortures, même avec d'autres instrumens qu'un fouet, une lanière de vache ou un bâton.

» Cependant des punitions pécuniaires ne sont pas tellement réservées au maître inhumain, qu'il ne puisse encore s'y dérober. Un maître est bien *toujours censé coupable*, quand son esclave est ou estropié ou cruellement traité; mais, ajoute la loi, pour que le maître se disculpe, il lui suffira *de prêter serment du contraire*. Et vous pensez bien qu'un homme de sang doit compter pour peu de chose un parjure.

» D'après ce même code, *toute personne qui apprendrait à lire à un es-*

clave, aurait à payer une amende de quatorze livres sterling.

» Tel est, en général, l'état des noirs dans les colonies fondées par les peuples du Nord, et vous avez pu vous apercevoir, depuis votre séjour dans les États-Unis, du ton méprisant et acerbe que l'orgueil de la liberté inspire aux Anglo-Américains, contre tout ce qui n'est pas de race blanche.

» Dans les colonies espagnoles, où pourtant l'union légitime des deux races n'est pas autorisée comme elle l'est ici, cet état, ailleurs si déplorable, est un peu moins mauvais. Il y a aussi plus de chances de succès dans la culture; les bonnes terres n'y sont pas encore toutes occupées. Dans une grande île, qui n'est pas fort éloignée, des cantons

excellens attendent encore des cultivateurs. Là, vous pourrez trouver quelqu'un de ces recoins obscurs et délicieux, tels qu'en recherchent les hommes à qui le monde ne plaît guères, et qui, pour être heureux, n'ont pas besoin de s'abreuver à la source de ses illusions et de ses erreurs. Je veux parler de l'île de Cuba, dont la partie la plus recommandable peut-être, par la fécondité du sol et par la variété des aspects, se prolonge entre les montagnes d'Arcana à l'est, et celles de Cusco à l'ouest. »

Les idées de notre ami se trouvant d'accord avec les miennes, je fis part à Philippe et à Fleurette de mon projet ; ils le goûtèrent fort. Nous réalisâmes tout ce qui avait appartenu à madame Dubourg, et dont, avant de mourir, elle

avait fait donation à Fleurette, et nous prîmes passage sur une goëlette américaine, qui devait faire voile pour Matanzas.

Quand Philippe et Fleurette revirent, pour la première fois depuis leur départ de Saint-Domingue, des montagnes couvertes de la végétation du tropique, ils éprouvèrent un saisissement de joie, qui fit couler leurs larmes ; car la joie, quand elle est extrême, a ses pleurs ; mais peut-être sont-ils, comme ici, versés d'avance et à notre insu pour les maux qui nous attendent et qui doivent nous faire payer, avec usure, la joie excessive que nous goûtons dans de courts et rares momens !

Philippe me dit : Il me semble que je vois là-bas quelque chose qui ressemble

aux Mornes où je suivis la pauvre madame Dubourg, quand elle m'eut acheté; et le brave homme pleura de nouveau, parce qu'il songeait à sa bonne maîtresse qui n'était plus.

CHAPITRE XVII.

ARRIVÉE A MATANZAS. — DESCRIPTION.

En entrant dans la baie de Matanzas, qui est peu profonde et peu sûre en comparaison des vastes et tranquilles eaux qu'on trouve à la Havane et à Santiago de Cuba, on aperçoit d'abord à droite une rangée de roches basses, au pied desquelles sont éparses, sur le bord

de l'eau, quelques huttes de pêcheurs ou de nègres, entourées de petits jardins ; à gauche, le rivage tantôt s'élève brusquement et présente des masses abruptes, tantôt s'abaisse et forme des marais et des ravins. Au fond, apparaît la ville de Matanzas, formée de chétifs bâtimens qui sont groupés en désordre. Le paysage est borné, dans le lointain, par de hautes collines, au sommet desquelles on voit des palmiers balancer leurs feuilles triomphales.

Les navires qui arrivent et qui partent; les chants des matelots américains et des nègres qui chargent ou débarquent, en s'animant par des airs qu'un d'entre eux commence, et que les autres reprennent en chœur; les bateaux qui se croisent dans le port, et qui ont pour

rameurs des noirs tout nus, ou des Espagnols au teint bronzé, aux épaisses et noires moustaches, la tête couverte de larges chapeaux de paille, et portant des guenilles, ou bien des vêtemens plus propres, mais disposés d'une manière fantastique; tous les bourdonnemens, tous les bruits de ce petit port; tous ces contrastes que présentent des hommes de race et de nation diverses; ces petites maisons et ces hautes montagnes, ces eaux transparentes, ces rochers rougeâtres et ce ciel bleu, sont, pour l'arrivant, une source d'émotions d'autant plus vives, qu'il est amené par des projets plus stables, et qu'il conserve moins l'idée d'un prochain départ.

A terre, le spectacle n'est pas moins varié. Ce n'est plus l'air hautain et som-

bre des hidalgos de la vieille Espagne ; on voit sur tous les visages je ne sais quoi d'épanoui, de riant, qui semble tenir au climat. C'est une espèce de mascarade, par la variété des costumes, la pétulance des manières et la vivacité des allures. Le gentilhomme ne se défait jamais de son large sabre qu'il porte sous le bras ou à la main, comme ailleurs on porte une canne ou une badine ; et le plus simple campagnard ou *montero* porte sans cesse au côté un long et grossier coutelas.

Le lendemain même, je suivis, dans un voyage qu'il avait à faire à plusieurs lieues dans les terres, le capitaine de notre goëlette, excellent jeune homme, d'origine française, et qui s'était d'abord lié très-amicalement avec moi. Nous en-

trâmes avec le canot dans une rivière qui vient se décharger au port, et qui coule au milieu d'un paysage ravissant. A peine étions-nous sortis des eaux de la baie, que le lit se trouva resserré entre deux rives dont la hauteur pouvait avoir en quelques endroits de cinquante à soixante et jusqu'à cent pieds; ici elles étaient perpendiculaires, et là elles formaient une pente plus ou moins brusque; mais ces hautes rives, au lieu de présenter à l'œil une surface nue ou rocailleuse que le soleil brûle, portaient depuis la cîme jusqu'à plusieurs pieds de leur base qui plonge dans l'eau, la plus riche végétation de cannes à sucre sauvages, de buissons, de lianes, d'arbres tout brillans de fleurs. Les cafeyers, dont on apercevait çà et là des carrés, étaient couverts de leurs baies rouges, et c'était

un grand plaisir de voir, sous les rayons scintillans du soleil, ces milliers de grains de corail auxquels donnait plus d'éclat encore le vert foncé des feuilles épaisses et lustrées.

J'avais à peine jeté un coup-d'œil sur les champs de Saint-Domingue désolés par la guerre. Quand je m'étais battu au cap Tiburon, je n'avais pas fait beaucoup d'attention aux beautés naturelles de ce lieu, que les anciens habitans d'Haïti regardaient comme le séjour des âmes éternellement heureuses, et qui était couvert autrefois de ces beaux mameys aux fruits dorés, semblables à nos plus gros abricots ; arbres si magnifiques et dont la réunion formait une forêt si merveilleusement pleine de fleurs, de fruits, de verdure et d'ombre, que les

Indiens, par respect religieux, s'en interdisaient l'entrée.

Ici, toutes les beautés de la nature me frappaient, me causaient de douces émotions, parce qu'il y avait en mon âme des choses qui étaient analogues, des sentimens de paix, des vœux de bonheur.

CHAPITRE XVIII.

DON PEDRO MAYOLI. — L'ÉLYSÉE.

J'ÉTAIS depuis quelques jours à Matanzas, recueillant avec soin toutes les connaissances locales au moyen desquelles on pourrait faire un choix qui n'entraînât point de repentir. Déjà plusieurs autres explorations avaient été entreprises par moi dans les alentours,

c'est-à-dire, jusqu'à la distance de vingt lieues, mais presque toujours dans la partie de l'Est. Rien, pour le terrain et la situation, ne m'avait convenu. Un spéculateur aurait été moins difficile; car on trouvait dans tous ces lieux d'assez grandes portions d'un sol gras qui semblait appeler la culture; mais les propriétaires n'avaient pas voulu détacher la petite part seulement dont j'avais besoin : d'ailleurs, ces terrains étaient assez contigus pour attirer plus de planteurs que je n'en souhaitais dans mon voisinage. Il y avait en moi je ne sais quel vague pressentiment de malheurs prochains auxquels je devais m'attendre parmi les hommes; des projets fermes de solitude pouvaient seuls rassurer mon esprit.

Cependant je n'avais pas apporté des fonds bien considérables, et nous étions trois, dans un pays où la campagne offre le logement et la nourriture presque pour rien, tandis que l'un et l'autre coûtent beaucoup à la ville. Heureusement, mon beau-père, qui avait travaillé dans les bois à Saint-Domingue, et qui était homme de force et d'adresse, se louait comme charpentier, et le prix de son labeur nous aidait à ménager nos fonds.

Un jour, dans la *posada* (1) où nous étions logés, descendit un capitaine de *partido* (2), qui, ayant entendu l'hôtesse parler avantageusement de nous, désira nous connaître. C'était un ancien militai-

(1) Hôtellerie.
(2) Arrondissement.

re, un homme tout franc, et qui paraissait n'avoir aucun préjugé nuisible à autrui. Don Pedro Mayoli s'attacha bientôt à nous par les liens de la plus douce amitié. La politesse et les égards qu'il montrait à ma femme excitèrent en moi beaucoup de penchant pour lui. Il demeurait à Jaruco, paroisse qui se trouve à mi-chemin de la Havane et de Matanzas. Nos projets lui étant connus, il y réfléchit avec autant d'intérêt que nous ; et quand il fut près de retourner à sa résidence, vous devriez bien me suivre à Jaruco, dit-il ; j'ai pensé que dans mon voisinage on trouverait peut-être ce qui vous convient.

J'eus occasion, ce même jour, d'acheter un cheval, cet indispensable compagnon du colon espagnol, et le lendemain

je pris, avec don Pedro Mayoli, la route de Jaruco.

A sept lieues environ de Matanzas, nous quittâmes le droit chemin et suivîmes un sentier peu frayé qui s'offrit à notre gauche. Le pays devenait à chaque instant plus solitaire et plus romantique; il rappelait à ma mémoire les attraits champêtres de l'Italie, au voisinage des Apennins, et ceux de la Provence, dans ses cantons traversés par les Alpines, ou dans la partie qui s'étend au Nord et à l'Est de Toulon : c'était ce même contraste agréable qu'offre un enchaînement de rochers pelés et grisâtres, s'élevant sous toutes les formes au-dessus des végétations les plus vigoureuses, leur servant de couronne, et quelquefois aussi couronnés par elles.

Pour moi qui, jeune encore, avais trop long-temps vécu au milieu des discordes humaines, et qui n'aspirais qu'à reposer mon esprit au sein de la plus intime confiance, entre l'amitié et l'amour, j'éprouvais, en marchant à côté de mon digne ami don Pedro, un charme indéfinissable, un pressentiment infaillible de paix et de bonheur.

Je fis part de mes sensations à celui qui m'avait en quelque sorte amené au-devant d'elles ; ce mot de paix le fit sourire et lui rendit un souvenir de la Côte-Ferme où il avait autrefois long-temps voyagé.

Au sud de *Santa-Fé-de-Bogota*, me dit-il, on trouve parmi les *paramos* (1)

(1) Dans les colonies espagnoles, on appelle

dont cette partie de l'Amérique se hérisse, et sur lesquels il tombe chaque jour de la neige et de la grêle durant des heures entières, un groupe isolé de très-hautes montagnes, appelé par les gens du pays *paramo de la somma paz* (1) : ce sont des masses entièrement nues et arides, où vous n'iriez pas sans doute chercher la paix, et qui pourraient seulement vous rapprocher de celle qui nous attend dans le ciel. Les Indiens croient que dans ces montagnes sont cachés de grands trésors ; vous voyez bien que tous les hommes n'ont pas les

paramos toutes les montagnes qui s'élèvent depuis 1,800 jusqu'à 2,200 toises au-dessus du niveau de la mer, et dont le climat est dur et inhospitalier.

(1) *De la paix suprême.*

mêmes idées de paix et de bonheur. Les vôtres pourtant ne sont pas les moins raisonnables ; et je pense qu'un galant homme, assez fort de ses contentemens domestiques pour donner la chasse aux rêves de l'ambition, peut trouver ici des Champs-Élysées à la fin de sa carrière, et même au commencement, comme vous.

« Autrefois, parmi les sages d'Europe, il était question d'une terre enchanteresse située dans l'Ouest, d'une île des âmes bienheureuses qu'on plaçait aux extrémités occidentales du monde, et que pas un d'eux n'a trouvée, j'en suis sûr ; vous aurez mieux réussi que ces braves gens-là, mon cher philosophe ; et je vous en félicite : aussi était-ce bien le moins pour un homme qui est venu du fond

de la Pologne, pour un capitaine, si jeune encore, et qui avait tant de droits à se promettre les plus hautes distinctions de l'armée, les plus brillantes faveurs de la fortune. »

Le pas de nos chevaux s'était depuis long-temps ralenti ; le chemin n'était pas sans difficultés ; d'ailleurs, pourquoi serions-nous allés plus vîte ? Il n'y avait en ce moment aucun atôme d'ennui dans notre âme, et c'est l'ennui qui précipite la course de tant d'hommes, alors même qu'ils disent voyager pour leur plaisir !

Nous passions tantôt sous des arcades de feuillage qui nous dérobaient tellement toute portion du ciel, que nous étions étonnés de le revoir ensuite ; et cet étonnement ne fesait pas la moins

agréable de nos sensations; tantôt, longeant une côte découverte, nous prenions plaisir à suivre dans l'espace les rayons d'un soleil de février (1) qui se jouaient autour des sommets lointains, bizarrement découpés; puis nous contemplions, l'une après l'autre, les scènes merveilleuses qu'offraient les montagnes plongées dans l'ombre ou baignées par la lumière, et nous cherchions à deviner les charmes secrets de leurs vallons.

Enfin, nous marchions depuis deux heures, quand des rochers taillés à pic se présentèrent devant nous; un bruit de cascade se fesait entendre; l'air nous

(1) Sous le tropique du cancer, le mois de février est aussi doux que notre mois de mai.

semblait plus rafraîchi, et la brise embaumée des montagnes caressait plus vivement notre visage. Les rochers taillés à pic annonçaient que la vallée se terminait là ; on pouvait conjecturer, par les autres indices, qu'elle s'élargissait avant de finir : l'une et l'autre suppositions se vérifièrent ; et, dès que nous eûmes tourné encore un promontoire de rochers et de verdure, le dernier qui restait de ce méandre d'enchantement, le plus joli coin de l'univers s'offrit à nos yeux.

Nous étions entrés dans un espace à peu près circulaire, que des massifs d'arbres entouraient de trois côtés ; une pente assez brusque de terrain s'allongeant devant nous, mais à quelque distance, s'adossait à un roc énorme

planté comme une borne du monde, et recevait les eaux d'une source qui formait, en bondissant, un nuage d'écume et de vapeurs : les anciens auraient pu dire que ce nuage prêtait un voile saint à la divinité du lieu.

Sur la pente, entremêlée de buissons et d'aspérités rocailleuses, quelques grands arbres s'élevaient majestueusement, et laissaient pendre, jusqu'à terre, les longs fils de cette mousse qu'on appelle *barbe espagnole*. C'était comme des réseaux mystérieux tendus par la nature autour d'un sanctuaire. De petites savanes, légèrement ondulées, occupaient l'intervalle entre ces grands arbres et le pied des collines qui formaient les trois quarts de l'enceinte ; et dans les savanes mêmes se montraient

épars quelques ceibas qui prolongeaient, sur les hautes herbes, leurs vastes ombrages.

Eh bien, s'écria don Pedro, avais-je tort de dire que nous trouverions peut-être ici les Champs-Élysées, placés si loin par les anciens!

Mon ravissement m'avait presqu'ôté la voix. Je ne pus d'abord répondre que par ces mots : *admirable! divin!* qui sortirent à grande peine de ma bouche.

Puis, réussissant à lier quelques paroles, ne serait-ce pas une profanation, dis-je, que de mettre en culture des lieux si beaux?

Mon ami, répliqua don Pedro, des charbonniers les profanent bien sans

qu'il y paraisse. Ce *corral* (1) naturel appartient aux religieux de Guanabaco; le curé de Jaruco est de leur couvent; je me charge d'arranger l'affaire moyennant un léger canon (2); vous savez que les religieux de notre île possèdent tant de terres, qu'ils les cèdent aux spéculateurs en culture pour de très-petits avantages.

Mes scrupules ne pouvaient pas tenir contre les facilités qui m'étaient offertes. Je consentis aux démarches que don Pedro voulait faire.

Cependant nous étions arrivés au pied du tertre rocailleux, en un endroit où les diverses cascades réunies formaient

(1) Enclos.
(2) Redevance.

un bassin avant de s'épancher au milieu des savanes en ruisseaux transparens. Il était à peu près midi ; nous descendîmes et laissâmes aller nos chevaux dans les herbes ; pour nous, tirant des provisions d'un panier que ma bonne Fleurette avait copieusement fourni, nous nous assîmes au bord de l'eau, sous l'un des plus vastes ceibas qui croissent dans ce lieu de délices.

Mon esprit s'égarait au sein des plus douces rêveries ; il ne s'agissait pourtant pas de châteaux en Espagne ; c'était une simple cabane que je voyais s'élever pour Fleurette, son père et moi ; l'emplacement le plus convenable était, avec mon ami, l'objet d'agréables discussions ; car nous ne pouvions hésiter sur le choix, sans porter la vue à plusieurs reprises

sur les points de ce merveilleux enclos qui offraient le plus de charmes.

Don Pedro jugeait que le terrain était beaucoup plus propre à la culture du tabac qu'à tout autre.

Je vous vois déjà devenir, me disait-il, le plus grand *veguero* (1) de *la Volta Abaxo.*

Je n'ai pas cette ambition, répondis-je ; il me suffit de vivre en repos et tranquillité, content du simple nécessaire, comme tant de braves Espagnols, habi-

(1) On appelle *veguero* un planteur de tabac, du mot *vega*, qui signifie lieu bas et arrosable. Le meilleur tabac de la Havane est celui de la Volta Abaxo, c'est-à-dire, du *côté d'en bas*, ou de Matanzas. La *Volta Ariba*, le côté d'en haut, la partie occidentale, est trop sèche.

tans de ces cases qui sont éparses dans les champs voisins de la route.

Ces braves Espagnols sont de grands fainéans, répliqua don Pedro.

— Et pourquoi auraient-ils plus d'activité ? Leur tort n'est pas d'être pauvres, mais de vouloir généralement suppléer, par le jeu, à ce qui leur manque.

— Vous avez raison, ajouta don Pedro.

CHAPITRE XIX.

LE PÈRE FÉLIX DE ZAMORA. — ÉTABLISSEMENT.

Nous quittâmes enfin ces beaux lieux où je me promettais de finir mes jours, si l'arrangement que don Pedro avait en vue pouvait se conclure. Il me proposa de le suivre à Jaruco; mais Fleurette s'attendait à mon retour dès le soir; et

quand nous fûmes rentrés dans la grande route, nous nous séparâmes.

Fleurette fut enchantée de la description pompeuse, mais vraie, que je lui fis; depuis qu'elle avait quitté l'habitation de sa pauvre marraine, des villes, et puis encore des villes, l'avaient accablée de tout l'ennui qu'elles donnent à ceux qui ont passé leurs jeunes années au milieu des champs les plus reculés d'un pays et sur des montagnes solitaires. Quelque chose qui allait remplacer pour elle ces *Grands-Bois* de Saint-Domingue où les jours de son adolescence s'étaient si doucement écoulés, ne pouvait que sourire à son imagination. Elle bâtissait aussi, non pas des châteaux, mais une cabane, pour y entasser toutes les félicités simples, tous les plaisirs purs

que se promet la jeunesse, quand le vice n'a gâté encore d'aucun souffle les désirs qu'elle sent naître.

Philippe, son père, n'éprouvait pas une joie moins vive.

Comme je vais arranger tout cela! nous disait-il avec transport, et il fesait l'énumération des instrumens et outils qu'il lui faudrait porter. La saison est bien convenable, ajoutait-il, nous sommes entrés dans le *sec*; je vous ferai un *ajoupa*, en attendant que la cabane soit construite; et elle le sera avant que les pluies ne viennent; nous aurons encore le temps de planter nos vivres, au moment où elles commenceront.

Au bout d'une semaine, je reçus une lettre de don Pedro; il me mandait que

sa demande avait été accueillie, et m'engageait à venir promptement à Jaruco, pour passer l'acte avec le curé, celui-ci ayant les pouvoirs nécessaires.

Je trouvai dans le père Félix de Zamora un digne ami de don Pedro. En amour comme en amitié, les contrastes sont d'ordinaire le plus fort lien de deux âmes. Par une exception à la règle commune, il n'y avait pas de contraste entre le père Félix et don Pedro. On voyait en eux, si l'on peut dire, deux braves hommes de la même couvée, deux Espagnols de la plus vieille roche, pleins d'honneur et de probité : pour peu qu'on avançât dans leur connaissance intime, ce qui n'était pas difficile, on reconnaissait avec admiration que, s'ils respectaient inviolablement certaines choses

anciennes, ce n'était pas faute de sens ni d'esprit. Peut-être les connaissances du père Félix en théologie n'étaient-elles pas fort étendues ; ses confrères du moins auraient pu en prendre cette opinion ; mais sa tête renfermait le plus vaste amas de pensées morales, d'utiles sentences, de sages proverbes, qui se soit jamais logé dans une tête espagnole, et l'on sait, par les grands écrivains de cette nation, que ce n'est pas la science de l'homme, l'observation exacte des mœurs qui manquent aux richesses intellectuelles de la Péninsule et de ses colonies.

L'acte fut dressé pour une *caballeria*; c'était beaucoup plus qu'il ne me fallait, la *caballeria* étant une mesure de terrain jugée autrefois suffisante pour l'en-

tretien d'un noble chevalier. Mes deux amis me retinrent quelques jours à Jaruco ; je leur fis promettre, en les quittant, qu'ils viendraient me voir tous les deux, quand ma cabane serait achevée; l'un, pour la bénir, l'autre, pour assister à cette cérémonie.

J'avais besoin d'un nègre capable de seconder Philippe ; le père Félix m'en fournit un qui appartenait au couvent, et que je pris à loyer pour deux mois.

Enfin après que Fleurette, qui était fort pieuse, eut fait dire une messe à la *bonne vierge*, nous partîmes de Matanzas un peu avant le lever du soleil, et nous arrivâmes à notre Elysée vers le milieu du jour, munis de provisions, et pourvus des outils et des instrumens d'agriculture nécessaires.

Philippe, en cherchant des branchages pour faire d'abord deux *ajoupa*, découvrit au pied du roc perpendiculaire, une grotte assez considérable. Nous y portâmes nos vivres et nos effets; il s'y trouvait même assez de place encore pour servir de gîte à Fleurette et à moi. Un seul *ajoupa* s'éleva donc pour Philippe et le noir de Jaruco.

Mon épouse ne se lassait pas d'admirer la beauté du lieu où je l'avais amenée.

O mon ami, que nous allons être heureux, me disait-elle!

Nous le fûmes en effet; nous le fûmes long-temps, sans doute, si l'on considère combien le bonheur est chose fragile; mais. . . . . Puissances du ciel, que vous avait-elle fait pour lui tenir en réserve

cet excès de malheur où elle succomba! Et moi-même pourquoi continuerais-je ce récit! Quelle bizarre jouissance d'entasser ainsi du feu sur ma tête! N'ai-je pas assez souffert! Quand j'étais plus jeune, mon cœur avait des forces qui pouvaient guérir toutes ses blessures; maintenant quelle force me reste-t-il? Cependant, je ne sais quelle irrésistible impulsion me rejette parmi ces images d'un bonheur qui n'est plus! Il y a donc quelque chose de magique dans nos souvenirs, même les plus amers; quelque chose qui nous blesse à la fois et nous console, qui verse en notre âme d'horribles douleurs, et leur ouvre en même temps une issue. . . . . Je continuerai donc, puisqu'enfin ce ne sont pas des maux particuliers que je veux principalement faire connaître, mais bien

quelques-uns de ces malheurs généraux qui sont le partage des nations que d'autres nations persécutent ; quelques-unes de ces calamités passagères, mais terribles, que les enfans d'un même sol voient naître tout à coup au milieu d'eux, quand ils cessent de s'entendre, quand l'intérêt d'une même patrie n'est plus leur commune pensée, et que des ambitieux subalternes, mus par des hommes placés au premier rang et qui poussent au crime en cachant leurs bras, se jettent dans ces voies de désordre où l'on ne s'arrête que par lassitude, et quelquefois aussi par un de ces miracles sur lesquels il est trop téméraire de compter. Je continuerai avec d'autant plus de confiance, que, dans ce qui me reste à dire sur quelques événemens publics de mon temps, le soin d'attaquer ou de dé-

fendre un parti quelconque, ne viendra jamais altérer l'expression vraie et simple que ma conscience m'aura dictée. Je ne crois pas avoir rien dit jusqu'ici qu'il eût été mieux de taire; j'ose me promettre qu'il en sera de même pour d'autres récits que j'ai à faire ou à répéter. Étranger à la France, aucune des passions politiques par qui elle fut troublée, ne m'émeut. L'humanité, voilà le seul parti auquel je tiens, si c'en est un, et si c'est bien réellement le seul qui convienne, comme je le crois, à un peuple et à un siècle qui se piquent de philosophie, et qui croient être arrivés à un haut degré de perfectionnement.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

Chapitre Ier. — Quelles étaient ces personnes par qui l'auteur fut sauvé. — Le blanc et son cheval. 1

Chap. II. — Fautes commises. — Détails sur Toussaint-Louverture. 10

Chap. III. — Départ forcé pour les États-Unis. — Navigation. — Rêves d'amour. 31

Chap. IV. — Circonstances de la traite des noirs. 54

Chap. V. — Suite de la navigation. — Chanson créole. — Arrivée aux États-Unis. 76

Chap. VI. — Spéculations de commerce malheureuses. — Caractère des Américains. 88

Chap. VII. — Scrupules d'amour. 108

Chap. VIII. — Coureurs de colonies. 114

Chap. IX. — Un rival. — Jean Paul. 121

Chap. X. — Confidence de madame Dubourg. 132

Chap. XI. — Détermination nécessaire. 145

Chap. XII. — Maladie. — Nouvelles preuves d'amour. 161

Chap. XIII. — Demande de mariage. 171

Chap. XIV. — Mariage. — Suicide. 181

Chap. XV. —Tracasseries. — Mort de madame Dubourg. 196

Chap. XVI. — État des esclaves et des affranchis dans les diverses colonies. 201

Chap. XVII. — Arrivée à Matanzas. — Description. 215

Chap. XVIII. — Don Pedro Mayoli. — L'Élysée. 222
Chap. XIX. — Le père Félix de Zamora. — Établissement. 239

FIN DE LA TABLE.

08-15

PROJETS DE FORTUNE, JE M
RUINE.

QUELQUES jours suffirent p
me faire oublier mes infortu
Je ne songeai plus qu'à joui
ma liberté. J'avais secoué
chaînes; il me semblait que
lais commencer une nouvelle e
tence. J'accompagnais Dubr
et Desrivière dans toutes l
parties; je partageais leurs p
sirs; en un mot, j'aurais été h
reux si le souvenir des 15,000
que j'avais mangés en quatre n
ne fût venu se jeter à la trave
Je rêvais souvent aux moy
de réparer cette perte; je fai

V.2
M4152
E836

ON TROUVE CHEZ LES ÉDITEURS :

HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE VI ET DE CÉSAR BORGIA, par E.-M. Masse. In-8.°, prix : 7 fr.

LA LINGÈRE, par Alphonse Signol. 5 vol. in-12. 16 fr.

Sous Presse :

LE CHIFFONNIER, par Alphonse Signol. 6 vol. in-12. 20 fr.

LE COMMISSIONNAIRE, par le même. 4 vol. in-12. 14 fr.

BOURGES, IMPRIMERIE DE Ve. SOUCHOIS ET Ce.